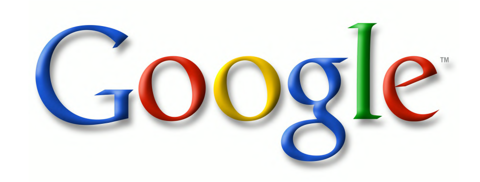
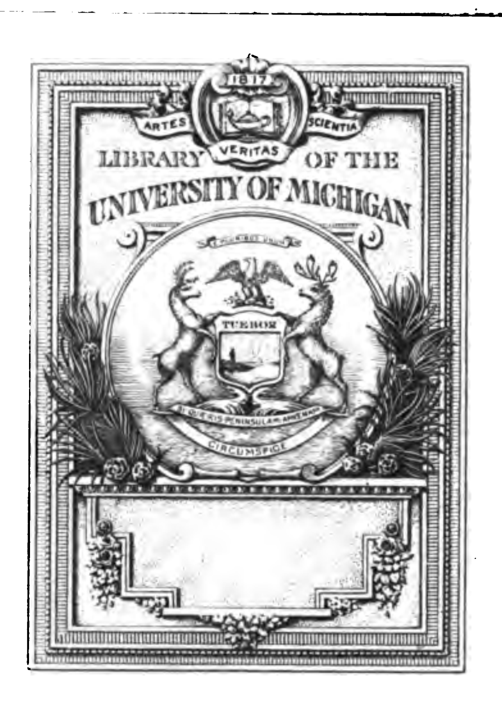
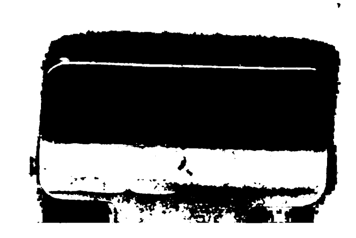
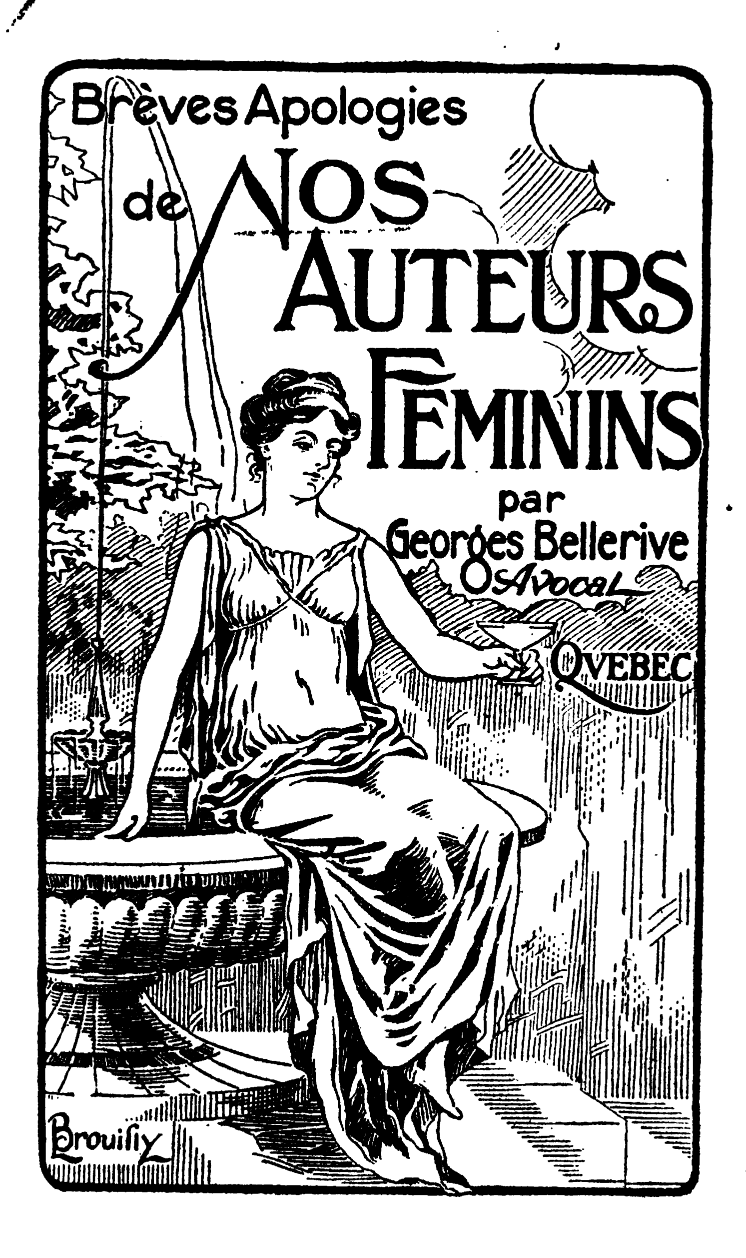



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

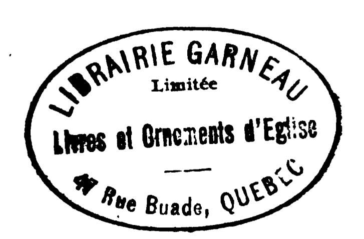



Brèves Apologies
de NOS
AUTEURS
FÉMININS
par
Georges Bellerive
Avocat
QVEBEC

BRÈVES APOLOGIES

de

Nos Auteurs Féminins



DU MÊME AUTEUR

Conférences et Discours de nos Hommes politiques en France — 1902 — Epuisé.

Orateurs Canadiens-français aux Etats-Unis, Conférences et Discours — 1908 — Epuisé.

Oeuvre des deux Monuments à Montcalm, à Vestric-Candiac, France, et à Québec, Canada—1910-1911—Epuisé.

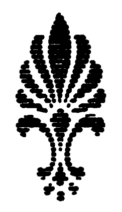
Orateurs Canadiens-français en Angleterre, en Ecosse et en Irlande — 1912 — Epuisé.

Délégués Canadiens-français en Angleterre de 1763 à 1867 — 1913 — Epuisé.

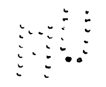
Eloges de l'Agriculture — Dignité et bonheur de la vie rurale — 1915.

GEORGES BELLERIVE
AVOCAT
Québec

BRÈVES APOLOGIES
de
Nos Auteurs Féminins



QUÉBEC
LIBRAIRIE GARNEAU
RUE BUADE
1920



AVANT-PROPOS

En présentant au public cet opuscule, il nous est nécessaire de faire quelques remarques. Notre intention n'a pas été de faire une étude des œuvres de nos auteurs féminins, mais seulement d'en faire une nomenclature, avec quelques notes à leur sujet, en y ajoutant les réflexions faites par nos écrivains les plus connus et les plus estimés sur la valeur littéraire et la portée morale de ces œuvres.

Nous avons pensé que ces témoignages étaient d'une assez haute importance pour les recueillir et les faire connaître à ceux qui ne les connaissent pas, afin de leur permettre d'apprécier nos femmes de lettres comme elles le méritent.

En lisant ces appréciations, ils auront comme nous, nous en avons la certitude, l'impression que la littérature féminine de notre province est bonne, saine, instructive, récréative et moralisatrice, qu'elle n'est pas inférieure à celle des autres provinces anglaises et peut même lui être avantageusement comparée.

Et en outre, si notre modeste travail peut encourager celles des nôtres qui ont des dispositions littéraires à imiter l'exemple de leurs devancières, et servir à

celles qui désirent se renseigner sur notre littérature féminine, nous en serons amplement satisfait. Tout notre objet a été de faire, brièvement, œuvre de renseignement et d'encouragement, tout en y ajoutant quelques mots dictés par la reconnaissance patriotique.

L'AUTEUR.

Québec, le 15 octobre 1920.

NOS AUTEURS FÉMININS

LES ANCIENS

En commençant ce travail, nous sommes heureux de penser que nos premiers écrivains féminins ont été des personnes vouées à la vie religieuse, et que leurs écrits ont été faits à l'ombre du cloître.

Ce sont, en effet, les révérendes Sœurs religieuses Marie de l'Incarnation, Saint-Ignace, Sainte-Hélène, et la révérende Sœur Marie Morin, dont la mère était la filleule du gouverneur d'Ailleboust, qui furent les doyennes de notre littérature féminine.

Plus de deux cent cinquante ans se sont écoulés depuis que la Mère Marie de l'Incarnation, la fondatrice de la plus ancienne institution d'enseignement de notre pays, et surnommée la " Sainte-Thérèse de la Nouvelle-France ", a écrit ses mémorables lettres dans son monastère vénéré des Ursulines de Québec. On en connaît la valeur. Elles sont dans toutes nos bibliothèques. C'est un héritage que l'on conserve avec un soin religieux.

A une époque moins lointaine, en 1697, la révérende Sœur Marie Morin, née en Canada, et petite-fille de Pierre Desportes, contemporain de Louis Hébert, écrivait les annales des Hospitalières de Ville-Marie, et vers 1720 était achevée l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec par la révérende Sœur Sainte-Hélène, (née Régnard Duplessis, à Paris), écrite sur les notes que lui avait dictées la révérende Sœur Sainte-Ignace, (née Françoise Juchereau, à Québec, en 1650). Cette histoire ne fut imprimée qu'en 1750, à Paris, sous les soins de l'abbé de la Tour, le doyen du chapitre de Québec.

Vers le milieu du siècle dernier, en 1855, on faisait imprimer, à Québec, une relation de ce qui s'était passé au siège de Québec, écrite en 1765 par une religieuse de l'Hôpital-Général de Québec, la Sœur Juchereau-Duchesnay de Saint-Ignace. C'est une brochure de vingt-quatre pages, qui a une grande valeur en ce qu'elle nous donne des détails sur cet événement capital de notre histoire.

Et plus près de notre époque, en 1866, paraissait l'histoire en quatre volumes des Ursulines de Québec, écrite par la révérende Sœur Sainte-Marie, (née Cimon). C'est un de nos ouvrages les plus précieux.

Saluons avec respect ces vénérables pionnières de notre littérature historique, ces dignes ouvrières des époques les plus lointaines; elles ont droit à notre profonde gratitude. Leurs œuvres ont un prix inesti-

mable ; elles projettent une lumière bienfaisante sur notre passé et le font resplendir d'un éclat magnifique.

Notre littérature féminine a donc eu une origine providentielle, et, disons-le avec orgueil, elle est la seule dans l'Amérique du Nord à se glorifier d'une origine aussi noble et aussi pure.

A ces religieuses de vénérable mémoire, il faut ajouter les noms de celles qui ont été les contemporaines de nos femmes de lettres dans la vie civile.

En 1882, à l'occasion du 188ième anniversaire de la fondation de l'Hopital-Général de Québec, les Sœurs Hospitalières faisaient imprimer l'histoire du Monastère Notre-Dame des Anges, écrite quelque temps auparavant par la Sœur Saint-Félix.

Puis, en 1900, un nouveau livre de 315 pages, écrit par la Sœur Rose de Marie, (née Rose de Lima Tessier), nous racontait la vie de la Mère Gamelin, la fondatrice, en 1844, de la communauté des Sœurs de la Providence, à Montréal.

Honorons encore ces humbles servantes de Dieu. Sans elles, que d'actes innombrables de dévouement seraient inconnus!

LAURE CONAN

LA publication d'un livre par un auteur féminin, à une époque où la littérature féminine était à peu près inconnue, n'était pas un événement ordinaire. Aussi lorsque Laure Conan[1] publia, en 1879, *Un amour vrai*, le premier roman écrit au pays pàr une main féminine, causa-t-elle une surprise. Quel était, se demandait-on à Québec, cet écrivain qui faisait ainsi une intrusion aussi osée dans le domaine des lettres, jusque là réservé aux annalistes de nos communautés religieuses et aux hommes cultivés ? On apprit bientôt que c'était une jeune fille modeste et pieuse, vivant au village de La Malbaie, et l'on s'aperçut qu'elle était douée d'un beau talent et était destinée à se créer une réputation enviable dans le monde des lettres. On commença à l'admirer, à la louanger, et à l'excuser de s'adonner à l'art littéraire. L'histoire qu'elle nous raconte dans *Un amour vrai* est des plus captivantes ; c'est l'histoire d'un jeune protestant qui se convertit à la mort de celle qui avait en vain aspiré à sa conversion pour l'épouser, et qui dans la suite se consacre même à la vie monastique.

———

(1) Sœur de M. Charles Angers, ancien député de Charlevoix aux Communes du Canada, et avocat à La Malbaie.

" Dans ce roman, nous dit Mademoiselle Marie-Claire Daveluy([1]), Laure Conan touche d'une main délicate et apitoyée à ces conflits du cœur, si fréquents au Canada, entre jeunes catholiques et jeunes protestants. L'intuitive romancière avait deviné tout ce que cache d'interêt passionnant et de douloureuse beauté, l'analyse de ces duels d'âmes religieuses. Elle avait tenté depuis longtemps ce que l'abbé Groulx, dans un article de *l'Action française*, 1917, conseille à nos romanciers futurs: "Qui nous peindra, dit-il, avec ces incidents dramatiques, le dualisme religieux et presque toujours national, introduit dans nos foyers par le mariage mixte ?"

Ce roman a été réédité, en 1897, par la maison Leprohon, sous le titre : *Larmes d'amour*.

En 1884, Laure Conan publiait son deuxième roman : *Angéline de Montbrun*. Ce roman, de genre épistolaire, le plus difficile selon Balzac, eut un des plus beaux succès, à tel point que sa cinquième édition vient de paraître. En voici l'analyse, telle que faite par M. Charles Ab-der-Halden, auteur parisien, dans ses *Nouvelles Études de littérature canadienne-française* :

" Cent dix-sept pages de lettres, cinq de narration, cent cinquante-trois de journal intime. Tel est l'aspect extérieur du roman. Quatre personnages principaux, mais surtout une âme : Angélique.

" Charles de Montbrun, jeune encore et veuf, s'est consacré à l'éducation de sa fille. Il veut la

(1) Voir *l'Action française*, mars 1918.

rendre digne de sa race et digne de son pays. Il l'élève en chrétien et en homme de cœur, il en fait une jeune fille fière et tendre, qui sait aimer et qui saura sacrifier son amour même à des considérations plus nobles.

" Mlle de Montbrun a pour amie une jeune fille gaie et mondaine, Mina Darville, dont le frère, Maurice, vient passer quelques jours à Valbriant, la propriété des Montbrun, vers le bas du fleuve. Maurice aime Angéline, Angéline aime Maurice. M. de Montbrun les fiance et Mina éprouve pour le père de son amie, une admiration absolue. Angéline n'a rien à désirer : jeunesse, fortune, amour, beauté, tous les dons les plus rares sont réunis en elle. Mais une catastrophe imprévue fond sur les héros. Charles de Montbrun meurt d'un accident de chasse. Mina entre aux Ursulines. Angéline, dont la douleur est immense, retarde son mariage, dépérit, s'affaiblit. Un jour elle fait une chute et se défigure à jamais. Elle devine alors que l'amour de Maurice ne survivra point à son malheur, que Maurice, tout épris qu'il est, ne saura consentir au mariage sans un *sacrifice*, et ne voulant rien devoir à la *pitié*, elle rend à son fiancé sa parole et sa bague. Elle se retire à Valbriant pour y pleurer.

" Vous croyez le roman fini : du tout il commence. Angéline est donc retirée du monde. Tout lui rappelle, dans sa solitude, les heures trop vite enfuies, et le bonheur écoulé sans retour. Tout lui parle du père qu'elle chérissait et de l'ami qu'elle écarta. Elle souffre, et se complaît dans sa souffrance. Après trois ans de lutte contre elle-même, Angéline finit par trouver sa véritable voie. Ce

cœur que Maurice n'a pas su garder, ni peut-être gagner vraiment, elle le donne à Dieu."

Le but de l'auteur *d'Angéline*, nous dit l'abbé Groulx, est des plus élevés ; il exalte la beauté des renoncements les plus difficiles et la grandeur d'une vie vouée au sacrifice et réconfortée par l'amour de Dieu.

On a pensé que Laure Conan avait exprimé dans ce roman des sentiments éprouvés. "On dirait qu'il y a dans la deuxième partie comme un grain d'autobiographie," remarquait M. Louis Fréchette, dans une étude de ce roman publié le 7 avril 1906 dans le *Journal de Françoise*.

M. Chs Ab-der-Halden ne partage pas cette opinion :

"Angéline de Montbrun, écrit-il, n'est sans doute pas un pseudonyme choisi pour nous faire des confidences, mais nous serions bien surpris si Angéline ne ressemblait point à l'auteur *par la manière de sentir et de penser*, si elle n'en était la fille d'élection et de prédilection. C'est ce qui donne à cet ouvrage son véritable prix. Elle nous a donné ainsi le livre que tout écrivain ne peut faire qu'une fois, car elle y a mis son âme, et tout entière. Et c'est pourquoi Angéline nous apporte

"*Cette voix du cœur qui seule au cœur arrive.*"

L'analogie qu'il y a entre les pages de Laure Conan dans *Angéline de Montbrun* et celles du Journal et des Lettres d'Eugénie de Guérin a permis à l'abbé Casgrain de dire: "Laure Conan, c'est l'Eu-

génie de Guérin du Canada ". M Chs Ab-der-Halden est venu confirmer cette flatteuse appréciation de l'auteur d'*Angéline*. " Rarement deux femmes de lettres, dit-il, ont eu des dispositions plus identiques."

Après *Angéline de Montbrun*, Laure Conan publiait, en 1886 : *Si les Canadiennes le voulaient*, brochure de soixante pages, où, sous la forme de dialogue, elle sollicite l'action féminine pour faire revivre comme autrefois le pur patriotisme et le noble dévouement dans la vie publique. C'est l'œuvre d'une femme qui aime ardemment sa race.

En 1891, elle nous donnait une nouvelle œuvre ayant pour titre : *A l'œuvre et à l'épreuve*. C'est la vie du Père Garnier, le Jésuite missionnaire et martyr, le compagnon au Canada de l'héroïque Père de Brébeuf. A son propos, Mlle Daveluy a écrit ceci :

" Laure Conan venait-elle de lire les *Relations des Pères Jésuites ?* On le dirait. L'inspiration aurait jailli à la suite de la lecture attentive, intelligente, pénétrante de ce monument de notre vieille histoire.

" Il se dégage de cette œuvre une impression tragique et sévère. Au deuxième chapitre de ce volume, l'auteur nous fait pénétrer entre les murailles sombres et glaciales de l'abbaye de Port-Royal des Champs, cette abbaye, située elle-même, disait au XVIIe siècle Madame de Sévigné, dans un vallon affreux. Un peu tremblants, nous sommes mis en présence de la célèbre janséniste, la Mère Angélique Arnaud. N'at-on pas dit d'elle, comme de quelques-unes de ses moniales : " Savantes comme des théologiennes, pu-

res comme des anges, mais... (hélas!) orgueilleuses comme des démons ".

" Quelques pages claires, pleines de vie et d'entrain, traversent cependant le roman. Celles, par exemple, où apparaît Samuel de Champlain, accompagné de sa jeune femme, Hélène Boulé.

" *A l'œuvre et à l'épreuve*, c'est le pieux hommage de Laure Conan aux missionnaires du Canada, à ces héros plus grands que nature. L'abnégation humaine, qui prend sa source dans un profond amour de Dieu et du prochain, ne peut guère aller au delà des actes de ces hommes."

Cette œuvre a obtenu aussi un beau succès. En 1914 paraissait sa troisième édition.

En 1900, Laure Conan nous présentait la plus belle de ses œuvres : *L'Oublié*, œuvre faite en pleine maturité de son talent et où elle affirme le mieux son tempérament littéraire et sa philosophie de la vie, nous dit l'abbé Groulx.

L'Oublié, c'est le major Lambert Closse, le bras droit de Maisonneuve dans la fondation de Ville-Marie, celui dont les actions d'éclat ont été trop oubliées par les historiens des premiers temps de la colonie, tels que M. Dollier de Casson dans son *Histoire de Montréal*, et M. Faillon, dans son *Histoire de la Colonie française en Canada*.

Ce roman a valu a son auteur un grand bonheur. En 1902, il était couronné par l'Académie française. Jamais lauriers aussi glorieux n'avaient été accordés

à une femme de lettres canadienne-française, et Laure Conan avait ainsi l'insigne honneur d'être la première à les cueillir.

De forts beaux commentaires en ont aussi été faits par des littérateurs de marque.

" Ce délicat et pur roman, qui n'est peut-être pas, à vrai dire, absolument un roman, nous dit M. l'abbé Bourassa, à la fin de la préface qu'il en a fait, emprunte aux souvenirs héroïques et pieux qu'il évoque un parfum de poésie chevaleresque et mystique qui a fait dire à l'historien Parkman, en racontant la naissance de Montréal :

" Est-ce de l'histoire vraie, ou n'est-ce pas un roman de chevalerie chrétienne? C'est l'un et l'autre. "

Voici d'autre part ce que M. Chs Ab-der-Halden nous en dit :

" *L'Oublié*. Une histoire *de sauvages*. Une histoire de héros. Si le beau livre de M. Salone sur la *Colonisation française au Canada* est le roman de l'énergie nationale, l'histoire que nous raconte Laure Conan semble un épisode détaché des chansons de gestes. Les personnages ont quelque chose de la simplicité hiératique que l'on retrouve dans nos vieilles légendes. Maisonneuve ne serait pas indigne de converser avec Roland. *L'Oublié*, c'est l'épopée de Montréal naissant. Et quelle épopée de sang, de larmes, de douleurs noblement supportées, d'espoirs tenaces et de sacrifices joyeux !

" Pendant vingt-six ans, sous les ordres de Maisonneuve, qui fut un saint et un héros, les

Montréalistes luttèrent, au plus fort de la guerre sauvage, la terrible guerre contre les Iroquois. Autour de Maisonneuve se groupaient le brave Lambert Closse, le major de la garnison, et Brigeac, qui mourut tragiquement, et Mlle Mance, l'héroïque infirmière de ces soldats laboureurs, et la Mère Marguerite Bourgeoys, et la poignée de braves qui défendaient, sur ce glacis, la France et le Christianisme.

" Songez maintenant aux atrocités inexpiables de cette guerre, aux dangers de chaque heure, de chaque minute, pensez à l'idéal qui les anime et les rend dignes des temps anciens de la foi. Vous goûterez alors, dans toute sa saveur, le récit de Laure Conan. Vous prendrez un singulier intérêt à voir comment la petite Mlle Moyen, dont les parents avaient été massacrés par les sauvages, fut échangée contre un chef iroquois nommé La Plume, et sauvée ainsi d'une horrible destinée. Vous n'apprendrez pas sans intérêt que le major Lambert Closse inspira dans le cœur de cette jeune fille un amour fait d'admiration pour sa bravoure, sa force et sa bonté. Vous serez heureux de savoir que le major Closse épousa Elizabeth Moyen, après qu'elle lui eut sauvé la vie. Et vous ne pourrez pas vous défendre d'une certaine émotion en apprenant la mort du brave soldat qui avait un jour quitté sa jeune femme pour reprendre le mousquet contre les Iroquois.

" Ce qui vaut surtout dans *L'Oublié*, nous dit à son tour M. l'abbé Camille Roy, dans l'étude qu'il en a fait dans son livre : *Essais sur la littérature canadienne*, c'est, outre la finesse de certains détails, l'ingéniosité de beaucoup d'analyses, la beauté d'un très grand nombre de récits, c'est la noblesse et

comme la dignité de l'inspiration. Un même souffle anime toutes ces pages, et ce souffle est franchement patriotique et chrétien."

Depuis *L'Oublié*, Laure Conan n'a plus écrit de roman ; cependant elle n'est pas restée inactive. De romancière, elle est devenue historienne. Elle nous a donné, en 1913, une monographie *d'Élisabeth Seton*, la fondatrice de l'Ordre des Sœurs de la Charité, aux États-Unis, une protestante convertie au catholicisme et que les évêques des États-Unis désirent canoniser, et *Silhouettes canadiennes*, en 1917.

Dans ce dernier ouvrage, Laure Conan a voulu nous faire admirer les personnages les plus humbles parmi ceux qui ont édifié la Nouvelle-France : Louis Hébert, Jeanne Mance, la Vénérable Marguerite Bourgeoys, Pierre Boucher, Jeanne Leber, Philippe Gauthier de Comporté, l'abbé de Calonne, la Mère Catherine-Aurélie du Précieux Sang.

" En dessinant ces figures de notre histoire, nous dit l'abbé Groulx(1), Laure Conan n'a pas voulu multiplier les traits réalistes, elle n'a copié que les traits saillants, ceux qui révèlent le grand air de la race. Elle s'arrête aux paroles de choix qui rendent le son de toute l'âme, aux attitudes qui caractérisent une existence. Et cependant quelle impression de vie nous renvoie la succession des *Silhouettes canadiennes*! Cette impression serait-elle augmentée

(1) Voir *l'Action française*, août 1917.

par l'art de la romancière, ici peut-être trop peu séparée de l'historien ?

" Le livre s'ouvre, continue l'abbé Groulx, par un chapitre qu'il faudrait peut-être intituler : *La tentation de Champlain*, composition quelque peu fantaisiste où vient s'exprimer le doute du fondateur en l'utilité de son sacrifice, en la durée de son œuvre. Mais tout de suite Laure Conan fait défiler la série de ses chapitres où l'on apprend par quels petits ouvriers, lentement, jour par jour, s'est édifiée la Nouvelle-France. Cette disposition du volume, n'en doutons pas, répond à un dessein. L'auteur a voulu nous dire la toute puissance des petits dévouements qui s'additionnent et se multiplient, surtout si, à leur effort, s'ajoute la collaboration divine."

" Rien de plus curieux à lire, nous dit Mlle Daveluy, que certaines de ces courtes biographies. Par exemple, quelle existence mouvementée que celle de l'abbé Calonne, ce prêtre grand seigneur, jeté en Amérique par la Révolution française. Le portrait de Pierre Boucher ne lui cède guère en intérêt. Lisez, s'il vous plaît, le testament de ce premier Seigneur de Boucherville. C'est une pièce rare. Vous n'en trouverez pas de semblables dans nos études modernes."

Laure Conan s'est faite aussi apôtre. Elle a profité de la campagne antialcoolique pour écrire, en 1913, ce vibrant appel *Aux Canadiennes* et *L'Obscure souffrance*, en 1919. Ce sont deux ouvrages d'un grand intérêt social. Dans l'un elle

engage les canadiennes à combattre le mal alcoolique, et dans l'autre, elle donne à celles qui souffrent de ce mal à leur foyer une leçon d'énergie chrétienne, en leur mettant sous les yeux l'exemple d'une orpheline, dont le père est alcoolique, et qui reste fidèle à la promesse faite à sa mère avant de mourir de ne jamais l'abandonner quelle que soit sa conduite.

Par les hautes exhortations morales dont les pages de ses livres sont remplies, Laure Conan s'est vu décerner un jour le beau titre de *professeur d'énergie.* C'est l'éloge le plus juste et le plus mérité qui pouvait lui être fait, et celui qu'une femme modeste comme elle peut le plus apprécier.

Laure Conan a aussi écrit dans plusieurs revues. Au nombre de ses articles les plus remarquables, on peut citer un article bibliographique dans les *Nouvelles Soirées canadiennes*, en 1883, sur l'histoire de Mlle Legras, la fondatrice de l'Institut des Sœurs de la Charité en France, qui a été béatifiée le 9 mai 1920, — une étude, dans *le Journal*, de Montréal, le 14 août 1901, sur la vie et l'œuvre de Mme Marie Julie Lavergne, et des monographies de Ste-Anne de Beaupré et du Cap de la Madeleine, dans le *Journal de Françoise*, en 1902-3.

Laure Conan est ainsi la canadienne-française qui a donné le plus d'œuvres à notre littérature nationale, et parmi elles, il y en a qui passeront à la postérité et qui illustreront désormais la femme au Canada français.

Aussi l'hommage que le gouvernement français a rendu à son talent et à son œuvre en lui accordant, en 1898, les palmes académiques, et celui que l'Académie française lui a rendu en couronnant *L'Oublié*, ont-ils été accueillis avec la plus grande joie par ses compatriotes, dont le respect et l'admiration pour elle se sont sans cesse accrus et se sont élevés à la hauteur de ses brillants succès.

Terminons par cette belle pensée d'Henri d'Arles (l'abbé Beaudé) dans son étude " Une romancière canadienne ", publiée dans *la Pensée de France*, juillet 1914: " Laure Conan est notre première femme écrivain, la première en date et la première par la supériorité du talent."

———

MADAME DANDURAND [1]

A cette femme distinguée appartient l'honneur d'avoir été la première dans la région de Montréal à entrer dans la carrière littéraire, et de lui avoir donné le meilleur de son cœur et de son intelligence.

Jeune encore elle débuta, vers 1885, l'année même de sa fondation, dans *le Franco-Canadien*, journal fondé à St-Jean d'Iberville par son père.

Contemporaine de Laure Conan, elle en devint l'émule et conquit bientôt l'admiration et l'estime du public, tout en suivant une direction différente. Le roman ne fut pas sa voie, elle préféra la chronique, le conte, la comédie; ces genres s'adaptaient mieux à son tempérament littéraire et à son but. Ses débuts furent remarquables. Tout indiquait qu'elle avait hérité du talent littéraire de son père, l'honorable Gabriel Marchand, le fin lettré, auteur de si spirituelles comédies. Ses premières chroniques eurent un si beau succès que plusieurs revues et journaux sollicitèrent sa collaboration et l'obtinrent. Pendant plusieurs années elle écrivit de jolis articles dans *l'Opinion Publique*, *le Journal du Dimanche*, *le Canada Artistique*, *l'Électeur* et *la Patrie*.

---

(1) Épouse de l'honorable Raoul Dandurand, sénateur et président du Sénat avant 1911.



MME DANDURAND



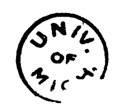
FRANÇOISE



MME GÉRIN-LAJOIE



MLLE ADÈLE BIBAUD



En 1893 elle fonda la première revue féminine de langue française au Canada : *le Coin du Feu.* D'une belle tenue littéraire, cette revue fit les délices de ses lecteurs. Par mauvaise fortune, elle ne dura que quatre ans, Mme Dandurand ne pouvant suffire seule à la tâche que requérait sa publication, par suite de toutes les œuvres auxquelles elle donnait son temps. Mme Dandurand fut la première à inaugurer dans sa revue le plébiscite littéraire. Cette innovation obtint alors le concours de personnages tels que Paul Bourget, Jules Simon, en France, sir Wilfrid Laurier, sir Adolphe Chapleau, et sir A.-B. Routhier.

Dans ses chroniques Mme Dandurand a abordé les sujets les plus variés : études artistiques, critique littéraire, peintures de mœurs, bibliographie, et les a traités avec grâce et distinction. Elle s'est surtout appliqué à donner le goût des belles manières, des choses élevées, et à faire aimer ainsi ce qu'elle a toujours elle-même aimé et appris à aimer au foyer familial.

Celles qu'elle a publiées dans *le Coin du Feu* sont signées " Météor ".

En 1901, elle a eu la bonne inspiration d'en publier un certain nombre en un volume intitulé : *Nos travers,* qui a eu beaucoup de vogue. Nos petits défauts y sont dénoncés avec un art spirituel et mordant, et il y a vraiment plaisir à lire ces bonnes

leçons de dignité, de bon goût et de bonne éducation, faites à quelques-uns de nos jeunes gens et de nos gens mariés.

En 1889, Mme Dandurand a publié ses *Contes de Noël* (1). Rien de plus gracieux, de plus tendre et de plus émouvant. M. Louis Fréchette, dans la préface qu'il en a fait, en a apprécié toute la beauté et nous en donne un avant-goût.

" En lisant ces bluettes, nous dit-il, on s'arrête malgré soi devant tel détail saisi sur le vif, telle nuance finement observée, telle vague ébauche dont les contours perdus laissent deviner quelque délicieux profil ; et l'on s'avoue *in petto* qu'un doigt de femme pouvait seul crayonner avec cette souplesse, qu'on dirait inconsciente. En effet, ce qui caractérise peut-être plus que toute autre chose le style de ces *Contes*, c'est une absence de toute recherche, une facilité naturelle, une allure indépendante et primesautière qui donnent l'impression de quelqu'un laissant courir sa plume sur le papier sans le moindre effort, sans aucunement s'inquiéter de bien dire, et, sans s'en douter le moins du monde, racontant merveilleusement des choses charmantes.

" Car ils sont pleins de choses charmantes, ces petits *Contes de Noël* qui respirent tant de suavité naïve, et qui évoquent autour de nous tout un essaim de souvenirs ailés papillonnant à votre oreille avec les échos des vieux chants d'église et des joyeux carillons d'autrefois. Ils vous bercent, ils vous rajeunissent. Ils ressuscitent sous vos yeux mille figures lointaines, mille horizons oubliés. Ils vous

(1) Sous le pseudonyme de Josette.

chuchotent je ne sais quelles ressouvenances qu'on écoute le cœur attendri, et quelquefois avec une larme tremblante au bout des cils."

Mme Dandurand a eu aussi comme son père le goût de la comédie, et en ce genre elle a aussi obtenu de beaux succès. Elle a composé quatre jolies saynètes, intitulées : *Rancune*, *La Carte postale*, *Ce que pensent les Fleurs* et *Victimes de l'idéal.*

La première fut applaudie, à Québec, le 22 février 1888; les deux suivantes ont aussi reçu des ovations à Québec, à St-Hyacinthe, à St-Jean et à la Kermesse de Montréal, en 1895, puis la dernière, mais non la moindre — étant écrite en vers —a été jouée dans les salons du Sénat le 6 avril 1907. Dans cette dernière pièce, Mme Dandurand déplore la tendance à oublier les belles manières d'autrefois.

En faisant disparaître *le Coin du Feu*, Mme Dandurand n'éteignit pas la flamme qui en faisait le charme. Elle ne fit que la transporter à d'autres foyers d'action féminine et sociale, entre autres à la section féminine de l'Association nationale St-Jean-Baptiste de Montréal, dont elle fut l'une des fondatrices, vers 1902, et à la Fédération nationale St-Jean-Baptiste, dont elle fut aussi l'une des fondatrices, en 1905, et aussi au *Journal de Françoise.* C'est dans ces foyers de bienfaisance sociale qu'elle continua à réchauffer l'âme de ses concitoyennes par sa parole convaincante et par ses articles de journaux.

On la vit faire de multiples conférences au milieu de ces associations et ailleurs ; entre autres, celles intitulées : " La culture féminine ", en 1900 ; " La femme et le bien public ", "La nécessité d'une section féminine dans la Société St-Jean-Baptiste ", en 1902 ; " La Sociabilité " et " Vers la simplicité", en 1903. Déjà Mme Dandurand avait fait des conférences importantes devant le Conseil National des Femmes du Canada, dont elle était directrice ; une à Montréal, en 1893, sur le perfectionnement à donner au langage français dans nos maisons d'éducation ; une autre à Ottawa, en 1894, sur l'union des deux races au Canada ; une troisième, à Toronto, en 1895, sur la nécessité d'encourager et de développer notre littérature nationale. Mentionnons aussi celle qu'elle prononça au Congrès de la langue française à Québec, en 1912, sur "Le Rôle de la femme dans la conservation de la Langue française au Canada".

Elle se fit aussi dans la presse l'avocate de toute les bonnes causes. Elle inaugura la campagne en faveur de l'œuvre des livres gratuits, et contribua ainsi à la diffusion de la bonne littérature française et à la création de petites bibliothèques dans les centres éloignés. Elle fut la plus ardente à favoriser la cause des institutrices et à réclamer pour elles une rémunération plus équitable. Ses articles à ce sujet eurent de l'écho jusque dans la législature de

Québec, et on se servit de ses arguments pour plaider en leur faveur. Elle se fit l'âme du mouvement destiné à propager l'enseignement ménager et à établir l'enseignement post-scolaire ou universitaire pour les jeunes filles, et l'on vit dans la suite surgir à Montréal l'École Ménagère provinciale et l'École d'Enseignement supérieur.(1)

Une carrière aussi féconde en œuvres de toutes sortes ne pouvait manquer d'être appréciée. Aussi Mme Dandurand a-t-elle été honorée en plusieurs circonstances. En 1900, elle fut déléguée par le gouvernement Laurier au Congrès International des Femmes, tenu à Paris, pendant l'Exposition Universelle.

A ce congrès, elle eut l'honneur d'être choisie pour présider à plusieurs séances, et pendant son séjour à Paris, elle fut nommée Officier d'Académie par le Ministre de l'Instrution Publique en France, et membre du Club Lyceum de Paris, le club féminin le plus aristocratique.

---

(1) Plusieurs de ses articles et de ses conférences ont été publiés dans le *Journal de Françoise.*

FRANÇOISE [1]

ON ne peut se rappeler sans émotion et sans regret le nom de cette femme de lettres si tôt enlevée à notre estime et à notre admiration. Elle était si populaire et si aimée. A Québec, à Montréal et à Ottawa, elle était la favorite de la société, et sa popularité s'étendait même dans toute la province. Cette popularité lui était bien due. Outre ses qualités personnelles, elle avait eu le mérite d'avoir inauguré dans la presse canadienne-française la page féminine hebdomadaire, en fondant, en 1891, " Le Coin de Fanchette " dans *la Patrie*, où elle publia pendant dix ans ses " Chroniques du Lundi". Elle avait pris aussi l'initiative de renouveler la tentative de son amie Mme Dandurand, en fondant, en 1901, une nouvelle revue féminine du nom de *Journal de Françoise* qui vécut jusqu'à sa mort en janvier 1910, et dans laquelle elle continua ses chroniques de la semaine. Elle avait aussi publié un bon nombre d'articles dans *la Presse*, dans *l'Album universel* et dans *la Feuille d'Erable*. Et toujours elle s'y était distinguée par la grâce, la vivacité de son style, et par la noblesse et la droiture

---

(1) Née Albertine Barry, à Trois-Pistoles, dans le comté de Témiscouata, sœur de M. David Barry, avocat à Bryson, et de M. John Barry, employé civique à Montréal.

de ses sentiments. Invitée aussi comme conférencière à toutes les réunions féminines de son temps, elle avait contribué à leur succès par le charme de sa parole facile et de ses idées progressives. Ses conférences les plus importantes furent celle faite au Congrès de la Fédération St-Jean-Baptiste, le 20 mai en 1907, sur "Le Rôle de la Page féminine" ; celle faite à l'École Managère provinciale, le 26 février 1908, sur " L'Âme féminine " ; celle prononcée le 24 juin 1909, devant la section féminine de la Société St-Jean-Baptiste, sur " L'Influence du Journalisme ".

Tous les intérêts féminins et toutes les bonnes causes féminines, elle les avait servis avec un dévouement inlassable, et non seulement elle avait appuyé les initiatives de Mme Dandurand, mais elle s'était fait admirer par ses idées de progrès et d'avancement en réclamant, entre autres, pour les jeunes filles, l'instruction commerciale qu'elles reçoivent maintenant autant que faire se peut depuis la fondation de la Fédération Nationale et qu'elle désirait faire donner dans un lycée commercial institué spécialement pour les jeunes filles.

Pendant vingt ans, elle avait entretenu ses lectrices de choses intéressantes et instructives. Elle leur avait fait connaître des femmes de grande distinction, et les avait eues comme collaboratrices dans son *Journal de Françoise*, entre autres : Sa

Majesté la Reine de Roumanie, connue sous le nom de Carmen Sylva, Mme Juliette Adam, Mme Duclos de Méru, Mlle de Siarit, Mlle Thérèse Vianzone, Mlle Hélène Vacaresco, la baronne Grellet de la Deyte, la petite nièce de Montcalm, la vicomtesse d'Aubervilliers ; elle les avait intéressé de ses notes de voyage dans les provinces maritimes et dans les provinces de l'Ouest, ainsi qu'en France et en Italie, de ses articles bibliographiques sur des ouvrages français et canadiens, de ses écrits sur des questions de politique française et canadienne, et elle avait avivé en maintes circonstances leurs sentiments patriotiques.

Françoise était donc à bon droit considérée comme l'une de celles qui dans les lettres honoraient le plus la canadienne-française. Aussi sa perte fut-elle douloureuse pour toute la population française du Canada et en particulier pour l'élite intellectuelle. Elle fut aussi regrettée à Paris où elle comptait des admirateurs, comme nous le dit M. Léon de Tinseau, le romancier bien connu au Canada, dans l'éloge qu'il en fit à sa mort dans *l'Écho de Paris.*

Françoise a été, au cours de sa carrière littéraire, l'objet de faveurs signalées. Elle fut, avec Mme Dandurand, déléguée par le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, et prit une part active au Congrès International des Femmes qui eut lieu à cette occasion. Sa distinction et son affabilité lui valurent alors

de précieuses amitiés parmi les dames de la haute société française présentes à ce Congrès. Elle fut invitée et reçue aux réunions du dimanche de Mme la baronne Grellet de la Deyte, dont les salons étaient fréquentés par les personnages les plus célèbres dans les lettres parisiennes, et on lui fit l'honneur de l'admettre au nombre des membres du Club Lycéum, le club féminin le plus distingué de Paris.

Françoise a eu aussi la satisfaction de voir son talent reconnu en France. En 1898, le ministre de l'Instruction publique, en considération des services qu'elle avait rendus à la culture française, lui accorda les honneurs académiques en la nommant Officier d'Académie, et en 1905, la *Revue d'Europe* consacrait à son œuvre un bel article et lui en rendait hommage.

Par une bonne fortune, Françoise avait fait publier en 1900 une bonne partie des chroniques qu'elle avait écrites de 1891 à 1896. En 1895, elle avait aussi fait paraître un intéressant recueil de contes du terroir, que M. Léon Ledieu accueillait ainsi dans *le Monde Illustré*, en date du 25 mai 1895:

" Françoise m'a envoyé *Fleurs champêtres*. Le titre est bien choisi, car il se dégage de ce petit livre un parfum de la terre canadienne qui monte à la tête comme ces légers vins de France dont le goût de terroir rappelle le pays natal et fait souvenir des jours ensoleillés de la jeunesse, si lointaine qu'elle soit. "

Fadette en a aussi fait l'éloge en ces termes, dans son travail lu au Congrès de la Langue française à Québec, en 1912 :

" Ce fut un événement dans notre monde littéraire : les petits tableaux rustiques, ces campagnards si finement observés, ce langage typique canadien, si drôlement saisi, la poésie agreste, naïve et charmante qui se dégageait de ces contes, charmèrent le public. C'était bien l'âme du pays que l'on retrouvait là, c'était notre campagne, nos habitants, leur foi un peu superstitieuse mais si sincère ; c'était le Canada aux mœurs simples et douces, aimé par Françoise, et rendu vivant sous sa plume d'artiste. "

Puis, en 1905, elle publiait une jolie saynète intitulée : *Méprise*, qui fit salle comble lorsqu'elle fut jouée, en novembre 1905, à la salle Karn, à Montréal.

Autant que ses écrits, il y a une précieuse relique qui rappellera sa mémoire et la rendra chère à tous, c'est la vieille cloche de l'ancienne église de Louisbourg, au Cap Breton, détruite par les Anglais au siège de cette ville en 1758. Si elle est aujourd'hui conservée au Château de Ramsay, à Montréal, c'est au patriotisme de Françoise que nous le devons. Ayant appris dans un voyage qu'elle fit à Halifax, en septembre 1895, que cette cloche devait être vendue aux enchères, Françoise se mit aussitôt à l'œuvre dès son retour à Montréal, et fit si bien par

ses articles de journaux qu'elle s'assura par souscription publique le montant requis pour la soustraire aux descendants des vainqueurs de Louisbourg. Ce fut un des beaux gestes de sa vie.

Mlle HERMINE LANCTÔT

MLLE Lanctôt est une de nos femmes écrivains les plus connues et les plus estimées dans notre monde intellectuel. Pendant plus de dix ans elle a multiplié ses écrits dans *le Monde illustré* et dans *le Recueil littéraire*. Elle y écrivait sous le pseudonyme d'*Hermance*, et ses articles plaisaient tellement aux lectrices du *Monde illustré* qu'elle en recevait des plaintes lorsqu'elle n'écrivait pas régulièrement. Les collaboratrices ne manquaient pourtant pas à cette revue hebdomadaire, mais on la considérait comme la reine de cet essaim d'abeilles fines et gentilles qui butinaient les fleurs autour de cette ruche si riche et si bourdonnante. Elle plaisait par son sens délicat et par la grâce qu'elle savait mettre avec art dans ses écrits, et on la regretta lorsque sa noble ambition d'inculquer aux jeunes son amour des lettres et de développer leurs aptitudes la détermina à abandonner ses "bonnes amies" pour se vouer à l'enseignement. Par un bel esprit d'initiative, elle fonda, vers 1900, l'Académie des Cours particuliers, où elle cultiva pendant plusieurs années, avec le plus heureux succès et le plus généreux dévouement, l'intelligence et le cœur des nombreuses jeunes filles qui s'offrirent à ses soins.

C'est pendant ces belles années pour ses élèves qui l'aimaient profondément qu'elle publia ses *Fleurs enfantines*, recueil de savoureuses historiettes dont quelques-unes sont de sa plume et d'autres du poète Louis Fréchette, de Gaëtane, de Françoise, et autres écrivains.

En 1907, fatiguée par plusieurs années d'un travail ardu, elle dut abandonner à regret l'Académie qu'elle avait fondée, mais ne voulant pas laisser péricliter cette œuvre de prédilection, elle en confia la direction à une personne d'élite, tout aussi éprise qu'elle de littérature, Mlle Marie Beaupré, dont les succès comme poète et prosateur étaient déjà nombreux, et qui était connue dans le public lettré sous le pseudonyme d'Hélène Dumont.

De nouveau, cependant, sa santé et son énergie lui ont permis de fonder encore à Montréal, une autre institution du même genre qu'elle a joliment dénommé " Les Hirondelles ". C'est là que vont de gentilles jeunes filles cultiver les dons que la Providence leur a donnés. De charmants gazouillis sortent de ce joyeux nid, et nous en avons l'écho dans la revue nouvelle que publie Mlle Lanctôt sous le gracieux titre *Gazouillis*.

Au cours de ses années de repos, Mlle Lanctôt a donné de belles conférences, à Montréal, une, entre autres, sur l'art musical, en novembre 1908, et une sur la Princesse Laetitia Bonaparte, fille du Prince Napo-

léon, mariée à son oncle le duc d'Aoste, ancien roi d'Espagne et frère du roi Humbert d'Italie.

Cette dernière a été publiée, et nous en avons l'appréciation suivante dans *la Bonne Parole* de juin 1913.

“ Voici une élégante petite brochure qu'il faut lire. Quoique le sujet, historiquement, ne nous touche pas de bien près, par la fine psychologie qui s'y glisse et par l'enseignement moral et pratique qui s'en dégage, il ne peut manquer de nous captiver. Page d'histoire de France, c'est aussi l'histoire d'une âme et d'une femme. Merci et félicitations à l'auteur d'avoir serti ce joyau. Car si l'on jouit tant au contact de l'austère reine mère, si l'on s'éprend de ses mâles vertus, et si au cours de la lecture on sent cet exquis vertige des contes de fées et des légendes dorées, c'est que l'auteur, en artiste, raconte aussi bien qu'elle analyse: sa plume très simple court et se pose comme une fine broderie.”

Mme DUVAL THIBAULT

ET

MARIE SYLVIA (1)

VOICI deux poétesses qui ont le mérite d'avoir contribué d'une façon remarquable à notre patrimoine poétique et dont les poésies auraient pu figurer avec avantage dans l'*Anthologie* de nos poètes canadiens, publiée en mai dernier, mais qui ont été oubliées comme celles de tous nos poètes féminins, à l'exception des poésies de Mlle Blanche Lamontagne. Mme Duval-Thibault a, en effet, publié, en 1892, sous le titre de *Fleurs du printemps*, un recueil de poésies composées de 1890 à 1912 et dont trente-cinq sont en français et douze en anglais, et Marie Sylvia, un recueil d'une cinquantaine de poésies, composées de 1911 à 1916, sous le titre : *Vers le bien.*

Ces deux recueils ont été cependant l'objet d'appréciations fort élogieuses, et il y a des poètes dont

---

(1) Révérende Sœur Marie-Thomas-d'Aquin, fondatrice de l'Institut Jeanne d'Arc, à Ottawa, et rédactrice de la revue *Jeanne d'Arc.*

les noms figurent dans cette anthologie qui n'en ont pas reçu de meilleures. Voici, en effet, ce que disait M. Benjamin Sulte, notre éminent homme de lettres et poète, qui a fait la préface du livre de poésies de Mme Duval-Thibault :

" Ceci est un livre de bonne foi, dirait Montaigne, et d'une expression bien naturelle, dira le lecteur. C'est la jeunesse qui vit dans ces pages ; c'est l'élan du cœur qui s'y manifeste. Il est de l'essence de la jeunesse de chanter et d'admirer la nature. L'auteur de ce petit livre en est un exemple charmant. Il y a du Pierre Dupont dans sa plume agreste et descriptive.

" Le ton naturel des vers que l'on nous présente dans ce recueil indique un véritable fond poétique et un talent d'exposition qui ne peut guère s'acquérir tout entier par la seule pratique.

" La forme est presque toujours celle des vers chantants, des vers qui semblent chanter sans musique. J'aime ceux-là par dessus tout, parce qu'ils sont difficiles à composer, et qu'ils parlent la langue des hommes d'esprit.

" La variété des coupes du vers, des stances, des couplets, des strophes y est remarquable, signe d'un talent fécond et qui a des ressources. Chaque cri du cœur a son intonation particulière ; c'est tout un monde pour le poète qui sait le comprendre. Comme un instrument touché par l'artiste invisible, Madame Duval-Thibault fait résonner le vers et charme notre entendement."

La poésie de Marie Sylvia dans son livre *Vers le bien* a aussi été à juste titre fort appréciée par trois de nos poètes.

En premier lieu, voici ce qu'en a dit M. Benjamin Sulte :

" Ces vers sont très bien faits. Chaque pièce est courte et d'une clarté de sens qui charme le lecteur. Le sentiment religieux y domine. On ne saurait trop louer ce petit recueil."

" Ce beau livre, nous dit M. Rémi Tremblay, est plus qu'un acheminement " Vers le bien". C'est une superbe envolée qui va droit au but."

" Ce qui distingue le plus ces poésies, écrivait M Antonin Proulx, c'est la fraîcheur de l'inspiration, la noblesse de l'expression, et en les lisant personne ne peut douter que leur auteur ne soit exquisément poète."

L'oubli qu'on a fait de ces deux poétesses est donc à regretter, et il nous semble qu'on aurait pu aussi, sans irriter les dieux de l'Olympe, faire une place dans cette anthologie à quelques poésies de Fleurange (Mme Lefebvre), de Odette Montausier, de Mme Dandurand, d'Eva Circé, de Solange (Mme Boissonneault), de Gaëtane, d'Atala, de Mme Lacerte, de Mlle Marie Beaupré, de Mlle Adèle Bibaud, de Mme Dion (née Yvonne Feuilletault), de Québec, poétesse aveugle, pour ne mentionner que les plus connues.

Mme Duval-Thibault avait droit particulièrement à cet honneur ; elle est la première canadienne-française qui ait publié un recueil de poésies, et Marie Sylvia est la première religieuse à faire bénéficier le public de ses talents poétiques, qui s'affirment de plus en plus dans la revue *Jeanne d'Arc* qu'elle rédige depuis trois ans.

Mme MARIE GÉRIN-LAJOIE

EVOQUER ce nom, n'est-ce pas se souvenir de toute une longue série d'efforts, de dévouements, de sacrifices au bénéfice des classes féminines ? N'est-ce pas se convaincre de tout ce que peut faire une femme de bien pour le bonheur et l'avancement de son sexe ?

Personne, en effet, plus que Madame Gérin-Lajoie n'a apporté aux intérêts de la femme un concours aussi actif, aussi persévérant et aussi efficace. Il y a déjà plus de 25 ans qu'elle s'intéresse à cette cause, autant par l'action que par la parole et la plume, et l'on peut dire que dès le début de son utile et féconde carrière, l'idéal de sa vie fut le perfectionnement, le bien-être et le progrès de la femme spécialement occupée dans les entreprises commerciales et industrielles.

La Providence l'avait destinée à cette bienfaisante mission, en lui donnant des aptitudes peu communes chez les personnes de son sexe pour les sciences légales, économiques et sociales et un ardent désir d'être utile à celles qui peinent et ont besoin du secours et des sympathies de leurs congénères plus favorisées par le sort dans le monde. Au sortir du couvent elle se livre par un entraînement naturel à ces études,

et acquiert en quelques années les connaissances requises pour commencer son apostolat.

Mme Gérin-Lajoie se distingua d'abord par ses articles sociologiques publiés dans la revue de Mme Dandurand *le Coin du Feu*, de 1893 à 1897, et elle en reçut de ses sœurs écrivains, Françoise et Madeleine, des compliments bien mérités.

" On a plaisir, écrivait Françoise dans le livre : *Les femmes du Canada*, qui fut distribué à l'Exposition Universelle de Paris, en 1900, à relever des qualités sérieuses et solides qui s'exercent avec une grande aisance dans des problèmes qui n'ont pas l'habitude de solliciter l'attention des femmes."

" Tous ses écrits, écrivait à son tour Madeleine, dans *la Patrie* du 23 juin 1901, font preuve d'un jugement peu ordinaire et d'une étude approfondie de la question traitée d'ailleurs en un français très élégant et très soigné."

On était alors à une époque où le travail de la femme commençait à être sollicité de plus en plus dans les administrations publiques et dans les entreprises commerciales et industrielles. L'occasion était bonne pour Mme Gérin-Lajoie d'être utile à ces employées en mettant à leur portée ses connaissances de droit usuel. Elle en profita et publia en 1902 son *Traité de droit usuel*, ouvrage rempli de renseignements pratiques et qui serait un honneur même pour un disciple de Thémis. Elle organisa aussi en 1904 des conférences sur le même sujet,

qui furent données et le sont encore à Montréal par elle et par des membres de la profession légale à l'Université Laval, à l'École d'enseignement ménager, à l'École Normale, et à l'École d'enseignement supérieur.

A ces employées de diverses catégories, il manquait un centre de ralliement, qui fut en même temps une école professionnelle où elles pourraient s'instruire de leurs devoirs et de leurs responsabilités. Mme Gérin-Lajoie s'employa à le leur procurer en fondant à Montréal quatre associations : celles des employées de bureaux, de magasins, de manufactures et des femmes d'affaires.

Convaincue aussi de la nécessité de les grouper ensemble dans le but de les stimuler et de provoquer entre elles une forte émulation, elle constitua en 1905 la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste.

Ce qu'il lui a fallu d'efforts et de sacrifices pour mettre en activité toutes ces organisations et pour les maintenir dans la voie du progrès, seules celles qui en ont été les témoins pourraient le dire. Elles sont nombreuses, car depuis leur fondation elle a su intéresser en leur faveur un groupe de femmes d'élite capables de l'aider dans sa tâche. Avec leur généreux concours, et dans le but de donner une vigoureuse impulsion à la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste, elle organisa le premier Congrès féminin. Ce congrès fut tenu à Montréal, en mai 1907, et

obtint un grand succès. Toutes les questions d'intérêt féminin y furent discutées, et les diverses associations féminines y reçurent une direction hautement inspirée et éminemment salutaire. Mme Gérin-Lajoie y prit une part active, et dans une allocution démontra si bien l'importance de la fédération que son existence fut désormais assurée. Les associations qui la composent n'ont cessé de montrer une vitalité croissante, et le nombre des employées qui en ont bénéficié jusqu'à nos jours est considérable.

Dans ces associations Mme Gérin-Lajoie s'est fait souvent entendre, et elle y a énoncé ses idées sur le vote des femmes locataires et communes en bien, sur l'admission des femmes au barreau, et sur l'instruction supérieure des jeunes filles. Elle s'est aussi distinguée comme conférencière à Montréal, dans plusieurs circonstances solennelles, entre autres :

Au Château Ramsay, devant la Société des Antiquaires, sur la Condition sociale de la femme au dix-septième siècle, en avril 1899. (Voir *la Patrie*, 22 avril.)

Au Monument National, dans une étude sur la condition légale de la femme dans la province de Québec, le 27 janvier 1906.

Au Congrès Eucharistique, en juin 1910, à la séance des dames.

Au Congrès de la Langue française, le 30 juin 1912, dans un travail sur la langue française. (Voir rapport de ce Congrès.)

A l'École d'Enseignement supérieur pour les jeunes filles, en 1912, sur l'Organisation sociale chez les femmes. (Voir *la Bonne Parole*, octobre 1913.)

Devant l'Association des femmes d'affaires, en mai 1914, sur les Devoirs et les Responsabilités qu'imposent à la femme le droit de vote.

Au Congrès de l'Association canadienne de la Santé publique, en septembre 1916. (Voir *la Bonne Parole*, octobre 1916.)

Au premier Congrès des Cercles de fermières de la province, en novembre 1919, où elle a obtenu l'affiliation de ces cercles à la Fédération Nationale.

Devant l'Association professionnelle des employés de manufactures, le 18 avril 1920, sur la part de l'ouvrière dans les questions sociales actuelles.

Au Congrès de la première Semaine sociale, en juin 1920, sur le travail des femmes et des enfants dans la province de Québec. (Voir *la Bonne Parole*, septembre 1920.)

Au Congrès de la Ligue des femmes catholiques du Canada, le 19 juin 1920.

Et à Québec, en deux circonstances : à l'Institut Canadien et à l'École Normale, sur des questions d'intérêt féminin. [1]

---

(1) Il faut lire aussi ses excellents articles sur les questions sociales actuelles et sur les questions féminines dans le *Journal de Françoise* et dans *la Bonne parole*.

Le dévouement de Mme Gérin-Lajoie pour les œuvres sociales est donc inépuisable, et quand l'on sait qu'elle appartient à l'une des plus grandes familles canadiennes-françaises de Montréal — elle est, en effet, la fille de Sir Alexandre Lacoste, naguère juge en chef de la Cour d'Appel, — on en éprouve la plus vive admiration.

Aussi, quand le gouvernement français lui décerna les palmes académiques, toute la population canadienne-française s'est associée à ce témoignage de respect.

Mlle ADÈLE BIBAUD

AU nombre de nos auteurs féminins, il nous est agréable de mentionner Mlle Bibaud, et d'inscrire même son nom au tableau d'honneur de nos femmes de lettres. Entre les plus beaux noms, le sien aura sa place, et c'est un honneur qu'elle a justement mérité. Digne héritière d'un nom déjà inscrit depuis longtemps dans les annales de notre histoire et de notre littérature, elle a su lui ajouter un lustre, qui ne dépare pas celui que lui avait donné son père Jean Gaspard Bibaud, fondateur de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, son oncle Maximilien Bibaud, l'auteur du *Panthéon canadien*, et son ancêtre Michel Bibaud, poète et premier historien canadien. Elle rivalise, en effet, avec Laure Conan par le nombre de ses romans et nouvelles historiques, et il suffit d'en dresser la liste et d'en connaître la valeur par les témoignages qui lui en ont été rendus pour mettre en évidence l'importance de son œuvre littéraire.

En 1893, elle publiait une nouvelle de trente-cinq pages, intitulée : *Un terrible secret,* et voici ce qu'en disait un critique d'alors dont nous ignorons le nom :

" Mlle Bibaud écrit avec une simplicité, une réserve éminemment française et qui sont

pleines de noblesse. Une page de sa plume fait doucement vibrer l'âme et la met au diapason de la prière. Son âme semble déjà avoir beaucoup souffert, et toute froissée à ce rude contact avec la vie, on la dirait prête à se replier sur elle-même comme la feuille de la sensitive."

En 1904 paraissait son premier roman *Avant la conquête.* Du *Journal de Françoise,* nous détachons ce paragraphe d'un article écrit à son sujet par le poète-lauréat Louis Fréchette :

" C'est le roman historique que Mlle Bibaud cultive d'ordinaire ; et cette fois encore c'est un épisode romanesque qu'elle nous raconte, en l'encadrant dans les pages si palpitantes de notre histoire nationale, quand, trahie par le sort des armes et ruinée par les malversations de ses administrateurs, la nation canadienne est au moment de voir de nouvelles destinées s'ouvrir devant elle.

" Je ne louerai pas le nouvel ouvrage sans quelque réserve. Il y a encore de l'inexpérience dans le développement de son action. Mais on sent toujours que c'est le cœur qui parle chez elle ; ce sont des impressions vécues qu'elle nous communique, un courant de sincérité anime le récit, et c'est ce qui fait le principal charme de son travail."

Subséquemment Mlle Bibaud publiait en 1906 trois nouvelles, de vingt à cinquante pages : *Le secret de la marquise — Un homme d'honneur — Noël,* et en 1908, une autre nouvelle — *Méprise* —, puis en 1910, elle nous donnait son deuxième roman — *Les fiancés de Saint-Eustache* — et en 1912,

trois autres nouvelles de vingt à trente-cinq pages : *Lionel Duvernoy*, qui a reçu une mention honorable au concours de l'Alliance française à Montréal, *Noémi* et *Une lettre anonyme*.

Mlle Bibaud a aussi écrit de jolis articles dans le *Journal de Françoise* et dans *la Bonne parole*. Ses articles sur les beautés de la littérature sont des plus intéressants.

Pendant trois ans consécutifs, en 1907, 1908 et 1909, elle a aussi donné de belles conférences devant la Fédération nationale St-Jean-Baptiste sur l'Éducation des jeunes filles et sur le Rôle de l'école et de la famille dans l'œuvre de l'éducation.

Mlle Bibaud peut être à bon droit comparée à Mlle Erktone, qui à 13 ans faisait publier son premier roman : *Gaëtane*. A quinze ans, Mlle Bibaud écrivait son premier roman : *L'Enfant perdu*, qui fut publié dans le journal *le Monde*, à Montréal.

LADY JETTÉ (1)

FEMME de bien par excellence, consacrant sa vie aux œuvres de piété et de charité, et d'une modestie admirable chez une personne élevée comme elle au faîte des honneurs et de la société, lady Jetté était loin de penser qu'elle serait appelée un jour à prendre une place distinguée dans le monde des lettres et à faire une œuvre historique importante. Les circonstances furent plus fortes que son inclination naturelle à vivre dans l'ombre et à fuir la vaine notoriété. A la demande pressante de Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal, elle consentit à compléter les notes qu'elle avait recueillies pour rendre témoignage dans la cause de béatification et de canonisation de la vénérable Mère d'Youville, et à publier, en 1900, sous le titre de *Vie de la vénérable Mère d'Youville*, le bel ouvrage qui ajoute un éclat particulier à son nom déjà si respecté et si honoré.

Pour écrire la vie d'une sainte femme comme la Mère d'Youville, il convenait de choisir une personne douée d'une âme pieuse, éprise des plus belles vertus chrétiennes telles que pratiquées par la Mère d'Youville, et désireuse de les glorifier digne-

(1) Épouse de sir L.-A. Jetté, ancien lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et sœur de l'honorable Laflamme, ancien ministre du Canada.

ment. Madame Jetté, dont la vie d'épouse, de mère et de femme de société fut toujours digne d'admiration, était toute désignée au choix de Monseigneur Bruchési. Il sut si bien insister auprès d'elle qu'il eut le bonheur de voir s'accomplir son désir et celui de son prédécesseur, Monseigneur Fabre.

L'œuvre que Lady Jetté publia fut ce qu'il en avait espéré et il lui en témoigna sa satisfaction dans une belle lettre dont nous détachons le passage suivant :

" J'ai lu ce travail avec soin ; j'en ai été édifié et charmé. C'est une belle et bonne œuvre que vous avez faite, à la gloire de la religion, de la charité et des lettres canadiennes.

" Commencée à Montréal, elle s'est achevée à Spencer-Wood, et il me parait beau de voir sortir de la maison de nos gouverneurs un tel éloge de l'humble Sœur Grise, servante des pauvres, des malades et des orphelins.

" L'éloge est digne de l'héroïne, et tous les coeurs canadiens y feront écho. Mais les filles de la Mère d'Youville surtout, répandus aujourd'hui jusqu'au Nord-Ouest et à l'Athabaska-Mackenzie, vous seront reconnaissantes d'avoir mis dans une parfaite lumière les héroïques vertus de leur fondatrice.

" C'est un chapitre important de l'histoire de l'Église du Canada que vous avez écrit, et qui, mieux que vous, était préparée pour cette honorable tâche ?"

L'éloge qu'en a fait sir A.-B. Routhier dans la préface mérite aussi d'être cité :

"Le récit que Lady Jetté nous fait de la vie de la Mère d'Youville est aussi complet qu'il peut être. Il est suffisamment documenté, bien ordonné, et scrupuleusement fidèle. J'ajoute que l'ouvrage possède de remarquables qualités littéraires. Le style est sans recherche, mais il ne manque pas d'élégance et d'élévation. La phrase est sobre, correcte et d'une clarté irréprochable.

" Les faits sont bien groupés, développés avec méthode et exposés avec la précision qui convient. Pas de rhétorique et surtout pas de déclamation. La narration est simple, sans broderie, parsemée de réflexions justes et d'observations profondes, qui ont pour objet d'instruire, d'édifier et de montrer l'action de la Providence dans la trame des événements.

" La physionomie des personnages et de l'époque est bien dessinée, et les lieux où s'accomplissent les événements sont convenablement décrits. Mais la principale figure du tableau y est toujours en relief, et mise en pleine lumière. Le peintre l'aime et l'admire, et il nous la fait admirer et aimer."

Madame Jetté a fait suivre la biographie de la Mère d'Youville de l'historique de son institut depuis sa mort, et elle nous en trace le développement prodigieux. Cet historique est aussi des plus intéressants, et nous démontre la merveilleuse fécondité de l'Institut des Sœurs de la Charité, qui à son origine fut si modeste comme toutes les grandes œuvres.

Ainsi donc Madame Jetté, en écrivant ces pages, a associé son nom à ses illustres devancières qui ont successivement écrit l'histoire de nos maisons d'éducation et de charité les plus importantes et à qui la religion et la patrie doivent la plus vive reconnaissance pour avoir mis en pleine lumière les éminentes qualités de dévouement et de charité de notre race dans la personne des fondatrices de ces institutions et de leurs co-servantes de Dieu, et pour nous avoir fait connaître les services inappréciables que ces institutions ont rendu à notre province et à notre pays.

MADELEINE (1)

COMME écrivain, Madeleine a déjà un assez long passé. En 1900, elle succédait à Françoise à la rédaction de la page féminine de *la Patrie*, et depuis cette époque elle a sans interruption fait la chronique de cette page jusqu'en novembre 1919, alors qu'elle fondait la quatrième revue féminine de langue française au Canada : *la Revue moderne*. Elle a donc à son crédit un nombre considérable d'articles qui n'ont cessé d'avoir la faveur du public et dans lesquels s'est affirmé son beau talent.

Madeleine a aussi à son nom plusieurs ouvrages. En 1902, elle a publié sous le titre *Mon premier péché* un recueil de nouvelles et chroniques inédites. Cela lui a valu deux absolutions sans conditions, l'une du révérend Père Lalande, jésuite ; l'autre, de l'abbé Camille Roy. Tous deux se sont plu à dissiper ses scrupules de conscience et à lui dire que loin d'avoir fait mal, elle avait bien agi et devrait même récidiver.

L'encouragement a eu son effet.

En 1902 Madeleine publiait un autre recueil de contes, légendes, portraits, études littéraires et lui

---

(1) Épouse du Dr Huguenin, de Montréal, et fille de feu l'avocat Gleason, de Rimouski.



Madeleine



Atala



Lady Jetté



Gaëtane



Colombine



donnait un titre bien approprié : *Tout le long du chemin.*

Il est intéressant de lire les commentaires que M. l'abbé Roy a fait du premier de ces livres dans ses : *Essais sur la littérature canadienne-française.*

Il nous fait comprendre l'influence bienfaisante des pages où Madeleine glorifie la loi du travail et du dévouement, où elle stigmatise l'égoïsme, l'oisiveté et l'anglomanie, et il nous fait apprécier celles où elle chante la beauté de son pays et en particulier de Rimouski, sa ville natale, et de La Malbaie, où fillette elle a résidé quelques années ; celles aussi où elle exprime les tristesses et les espérances de l'Irlande dont elle sent couler le sang dans ses veines.

Françoise n'a pas oublié non plus de dire ce qu'elle pensait du premier livre de Madeleine, et dans son journal du 7 février 1903, elle écrivait :

" Le style de Madeleine est plein de souplesse et de grâce ; elle sait aviver ses récits par des peintures délicates que son vocabulaire varié, sa féconde imagination sans cesse renouvellent abondamment.

" C'est une enthousiaste, et cette passion de l'âme qu'au temps du paganisme on appelait l'*inspiration divine*, elle la met volontiers au service des bonnes causes. Le *Premier péché* de Madeleine a toutes les qualités psychologiques que je viens de reconnaître dans son auteur, et beaucoup d'autres encore."

Un écrivain français, M. Jean Teincey, en a aussi fait une belle et longue analyse que *la Patrie* a reproduite en date du 8 octobre 1904.

" Chacune des nouvelles de ce recueil, nous dit-il, est un petit poème de vaillance et de vertu, simple, frais, juvénile, sans prétention ni apprêt, entraînant et alerte comme la jeunesse même."

Puis, après avoir noté la beauté de chacune de ses pages, il ajoute :

" Madeleine est idéaliste, et elle a bien raison, car ses joies enthousiastes lui laisseront toujours, comme elle le dit, des rayons d'or dans l'âme. Ces rayons éclairent, à son insu, tout son style, le colorent, l'échauffent et en rendent l'émotion communicative et entraînante. Nous saluons en elle la vraie originalité féminine, et nous souhaitons qu'elle continue à se développer dans ce sens. Elle apportera ainsi à la littérature un élément précieux et vivifiant, car 'quelle que soit la somme des joies amassées dans une vie, il reste toujours de nouvelles douceurs à déposer dans le trésor sans fin du cœur de l'homme."

Le deuxième livre de Madeleine : *Tout le long du chemin*, a aussi inspiré de belles pages à nos écrivains.

" En une langue exquise d'élégance, de souplesse et de nuances, Madeleine nous offre une série de véritables petits croquis d'âme, nous dit Mlle Gérin-Lajoie, dans *la Bonne parole* d'avril 1913. Ils sont pris le long du chemin : d'humbles petits paysages parfois fleuris de lilas, plus souvent

brumeux, l'histoire vraie mais non moins poignante de cœurs qui nous frôlent. C'est le désenchantement doux et résigné, l'amertume profonde de la déception, le martyr silencieux de l'oubliée.

"Elle est artiste cette mélancolie des choses meurtries, des vies inachevées... Ne prolonge-t-elle pas nos pensées jusqu'au royaume de l'idéal, jusqu'à l'immatériel et à l'éternité ?

"Les âmes profondément chrétiennes n'en sauraient être déprimées. S'élevant à une vision plus haute de la vie, elles diront avec le poète au Maître de l'épreuve :

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Lisons encore cette délicieuse page du poète Albert Ferland, dans *la Bonne Parole* de décembre 1914 :

"*Le long du chemin.*" Les poètes trouvent pour leurs recueils de vers des titres évocateurs qui suscitent le rêve. Ici, un prosateur nous offre des paysages, des croquis d'intérieur, des portraits, des récits, des poèmes en prose, sous un titre qu'un poète aurait choisi.

"Le long du chemin surgissent des maisons, des passants, des paysages qui ont une âme, souvent pleine de beauté, mais comme inexistante pour des yeux indifférents, inaccoutumés à interroger les choses. Le long du chemin, d'habitude, on chemine prosaïquement, on est un passant incurieux des

aspects de la vie. L'auteur n'est pas du nombre de ces passants.

" Madeleine, au premier feuillet de son livre, nous dit : Tout le long du chemin je me suis penchée et hâtivement j'ai ramassé ces quelques brins de vie. Comme une sœur, l'œil bon, l'âme bonne, elle a regardé la nature et surtout, ses frères les hommes. Attentive, elle a écouté la plainte toujours émouvante de la souffrance. Des regards mouillés, des lèvres pâlies lui ont dévoilé bien des drames du cœur. Et ce livre est un mirage de la vie dont elle fut témoin.

" Pour dire la Vie, chanter son aube dans l'œil pur des petits, sa fleur sur la joue de la fiancée, son automne plein de lassitude, son hiver lourd de regrets dans l'âme des vieux, Madeleine a une langue attendrie, alerte et fine, ornée des richesses de sa sensibilité féminine.

" Son livre est fait du meilleur de son cœur. Il en est comme la fleur épanouie. Partout dans ces pages se révèle ce cœur attentif aux joies des hommes, à leurs pleurs étouffées, aux peines qui s'enveloppent de silence.

" Les petits ont surtout son amitié. Leur vie en croissance n'est que fraîcheur, grâce et pureté. Elle a des mots exquis pour dire ces choses exquises : visages d'enfants, âmes d'enfants et, surtout, peines d'enfants. Elle a été jeune et ne l'a pas oublié comme tant de femmes oublieuses de leur tendre passé. Elle fait avec une joie évidente les plus légers, les plus vivants portraits des petits comme si cette aurore évoquant son aurore la ramenait à la sérénité de ses heures d'enfance.

" Le cœur est riche. C'est de lui que viennent ses mots les plus vrais, les plus pétris d'humanité.

Elle a puisé dans son cœur la substance de son livre. Ce cœur s'est ouvert à tant d'âmes cherchant réconfort et consolation ! Il a été comme une fontaine abondante en eaux vives. Et ceux qui reçurent si bon accueil au " Royaume des Femmes ", page où sa plume se multiplie, savent combien le cœur de Madeleine est généreux. Combien lui doivent d'avoir eu justice ? Répondez. Vous êtes légion, artistes, poètes, musiciens, chantres qui avez eu l'appui de sa plume vaillante. Dans cette femme, quand le cœur des hommes vous était indifférent, vous avez trouvé toujours un encouragement pour le talent ; un apôtre pour l'art ; une voix fière pour la justice ; une consolation pour l'infortune.

" Ce qu'elle fut si noblement dans le " Royaume des Femmes ", Madeleine l'est dans son livre. " Vive la France ", " Ernest Lafontaine ", Hommage ", " Nelligan ", " Le Fort Chambly ", L'âme française ", " Tante Lise ", " La Sauvage ", " Ni berceau, ni tombe ", toutes ces pages généreuses, émues, parfois mouillées de larmes, nous révèlent la même douce et noble Madeleine. *Le long du chemin*, c'est toujours le même désir, le même rêve, la même préoccupation, que dis-je ? le même besoin : nous mener vers les humbles, les opprimés, les déshérités, les victimes des abandons. Faire aimer ceux qu'on aime, c'est d'une âme naturellement bonne, c'est aussi d'une âme chrétienne.

" Oui, sur ce livre passe le rayon de la Bonté. La Femme y sourit. Son cœur s'y répand. La Femme mieux que l'Homme, du moins avec de plus fines délicatesses, sait aimer. Ici, une femme incarne magnifiquement cette claire vertu du cœur.

" Madeleine, on peut l'affirmer, a demandé ses inspirations à une source qui ne tarira pas. Qu'elle y vienne puiser encore, avec joie, pour ajouter d'autres nobles pages à celles qu'elle nous a données. Elle doit toutes ses fiertés à la Patrie canadienne.

" L'Évangile nous fait une loi de nous aimer en frères. Bénie la femme qui par le livre, et la parole, au foyer, à l'hôpital ou à l'école, se fait l'apôtre de la pensée évangélique. Mon poids, dit saint Augustin, c'est mon amour. Le livre de Madeleine a son prix dans la bonté qu'elle y a mise."

Puis M. Montpetit, dans la préface qu'il en a fait, nous fait admirer ce que Madeleine appelle ses " brins de vie ":

" Tous ces récits ont le même accent de chaude vérité. Ils ont été cueillis dans la réalité qui les inspira. Et c'est pour cela, sans doute, qu'ils sont teintés de mélancolie et qu'ils font une large part à la souffrance commune et nécessaire."

Il attire aussi notre attention sur ses tableaux de mœurs :

" Ils ont, dit-il, un cadre apaisant et familier. Ils se fondent dans le paysage canadien. Ils sont faits de traits à peine accentués, mais ils donnent, dans leur ensemble, une impression nette et savoureuse. Ils sont du terroir. "

M. Montpetit aime aussi les pages où Madeleine se plait à traduire les effusions, les réveils, les déchirements de la vie sentimentale :

" On lira, dit-il, à ce sujet, les lettres qu'elle a disséminées dans ce livre et surtout celles-là où Louise raconte à son amie Berthe ses tristesses, ses hésitations, ses révoltes et l'apaisement final de sa souffrance dans un inutile pardon."

Et pour résumer son appréciation, il ajoute :

" Une leçon discrète se dégage de sa pensée, une préoccupation d'un ordre élevé perce sous le badinage de la forme. C'est ce qui fait la beauté et l'unité morale de cette œuvre, débordante de sincérité émue, et plus utile, plus consolante, plus prenante que bien d'autres dont le ton sévère et rigide déconcertent."

Dans une page charmante de ce livre, Madeleine nous raconte l'impression que Laure Conan produisait sur sa jeune imagination, alors que pensionnaire au couvent de La Malbaie, elle recevait d'elle de tendres caresses.

" Par une aspiration infinie, dont le désir repose dans le coin encore fermé d'une petite âme, toute mon affection, faite de respect et d'admiration indéfinie, s'en allait sur les pas de Laure Conan, alors que fillette, j'habitais le même coin de pays.

" Oh ! les bonnes petites années de mes tout petits ans, éclairées par votre silencieuse présence, chère Laure Conan, j'en garde toujours l'émue souvenance. Vous avez été l'inspiratrice de maintes heures heureuses, sous l'ombrage de " l'allée des saules", et toujours, les grandes femmes des romans imaginés par mes dix ans, avaient quelque chose de vous. Vous étiez l'héroïne mystérieuse errant dans

les jardins impeuplés de mon imagination d'enfant, et pendant les promenades où je vous suivais les yeux clos, avez-vous entr'ouvert le *Coin fermé de mon âme*, et d'une main généreuse y laissâtes-vous tomber ce *je ne sais quoi* qui, depuis lors, s'agite en moi ?

" Par le seul prestige de votre exemple vous avez orienté la petite payse dans la voie littéraire où elle marche encore bien trébuchante, mais pleine d'ardeur, les yeux rivés sur le grand modèle."

N'est-ce pas nous dire en un langage poétique les circonstances où s'est dessinée sa vocation littéraire et quelle fut la fée bienfaisante qui lui en a révélé les premières lueurs et les premières aspirations ? A cette vocation Madeleine a apporté une fidélité digne de toute louange. Sans négliger ses devoirs d'épouse et de mère, elle a donné à la littérature ses loisirs et ses veilles. Qui ne l'en féliciterait ?

L'amour de Madeleine pour ses compatriotes de langue française, auxquels elle se rattache par sa mère, est tout à fait remarquable. L'un de ses bonheurs est de les voir se distinguer dans les arts, les sciences, les lettres et dans toutes les sphères. De là tous les articles qu'elle a écrit pour signaler les succès de nos peintres, de nos musiciens, de nos littérateurs, de nos orateurs...

Qui ne connaît son affection pour la France ! C'est pour la faire aimer qu'elle a mis dans certaines pages tout l'enthousiasme de son âme, toute l'ar-

deur de ses sentiments, et que son nom revient souvent sous sa plume.

La France ne l'a pas non plus oubliée, et pour la récompenser d'avoir nourri dans nos coeurs cet amour de la mère-patrie, elle lui décernait, en juin 1910, les palmes académiques.

Il est facile de penser que Madeleine n'est pas restée inactive pendant la terrible guerre qui s'est terminée le 11 novembre 1918, et qui a été si cruelle pour la France. Elle a multiplié ses appels à notre vaillance et à notre charité pour l'aider à se défendre contre son barbare agresseur, et pour soulager ses misères et ses infortunes, et c'est encore pour la récompenser de son zèle admirable, qu'elle a reçu du Gouvernement français, en janvier dernier, la médaille d'argent de la *Reconnaissance française*.

Madeleine s'est sans cesse intéressée aux problèmes de l'instruction des jeunes filles, et à ceux de la colonisation et de la langue française.

Au premier Congrès de la Fédération nationale des Associations féminines, tenu à Montréal, elle a fait, à propos de l'instruction féminine, une conférence qui a donné lieu à une polémique assez vive. Elle eut alors l'occasion de donner libre cours à ses idées d'avancement et de réforme.

En 1903 ou 1904, elle fut invitée, avec Gaëtane et Colombine, par la Société de Colonisation, à visiter la région du lac Saint-Jean, et à exprimer

ses vues et ses idées sur cette région, à son retour à Québec, dans une conférence à l'Institut canadien. Ce fut une jouissance d'entendre ces trois conférencières à la fois ; et on fut émerveillé de leur succès et de leurs impressions.

En 1912, au Congrès de la Langue française, il fut donné aux membres de la section de propagande d'entendre Madeleine lire son beau travail intitulé : "Le Foyer, gardien de la langue française."

Comme Mme Dandurand et Françoise, Madeleine a aussi composé des piécettes qui ont eu du succès sur la scène.

En 1902, l'une d'elles : *L'Adieu du poète*, fut jouée toute la semaine du 12 juin, au théâtre National français, à Montréal.

Dans cette pièce, Madeleine nous fait pénétrer dans l'âme du poète Crémazie à ses derniers moments et nous dévoile les sentiments de tristesse qui durent l'assaillir à la veille de sa mort sur la terre de France, après un dur exil de trois ans, loin de sa patrie qu'il avait chantée en des poèmes immortels.

M. Jean Teincey, l'écrivain français déjà cité, nous raconte les circonstances qui donnèrent lieu à cette pièce :

" Un comité s'était formé pour élever à Montréal un monument en l'honneur de Crémazie, le fameux barde canadien, mais une violente campagne se déchaîna contre sa mémoire, et le projet allait être abandonné, quand on annonça au public un lever de

rideau ayant pour titre : *L'Adieu du poète*. L'œuvre était d'une femme!... surprise et curiosité. Le jour de l'audition, tous se turent, même les plus irréconciliables ennemis du projet. On applaudit, les dons affluèrent, et la souscription fut rapidement couverte. Et voilà comment l'auteur du "Drapeau de Carillon" aura prochainement un monument. Son nom, dicté par la gloire, y sera tracé pour l'immortalité par une main de femme.

"Jamais succès ne fut plus mérité. J'ai sous les yeux ce dialogue, et j'en respire avec plaisir le parfum de patriotisme et de noblesse qui s'en dégage, à travers les inexpériences d'un début."

Le 2 mars 1919, Madeleine faisait représenter à l'Orphéum, à Montréal, en présence d'une foule compacte et d'une délégation française dont l'illustre général Pau était le chef, une autre pièce, intitulée : *En pleine gloire*.

Cette pièce a été composée pour glorifier l'héroïsme du soldat français et du 22e bataillon canadien-français en France, pour rappeler l'admirable esprit de dévouement qui le transporta sur la terre de France dans les combats les plus sanglants soutenus pour sa défense et son salut.

Madeleine se fait l'interprète des sentiments d'un lieutenant de ce fameux bataillon, et elle lui fait tenir le plus noble langage dans ses conversations avec un colonel français, un mutilé de 1870 et père d'une jeune fille qu'il aimait. Puis elle raconte sa mort héroïque en présence de cette jeune fille

aimée et de ce vétéran de 1870. Ses dernières paroles sont pour sa mère et sa patrie.

En jetant un regard sur ces deux pièces, Madeleine peut faire la même et fière exclamation que Cornélie, la mère des Gracques, faisait en présence de ses deux fils, et dire comme elle : " Voilà mes deux bijoux."

De Madeleine, chroniqueuse à *la Patrie*, le poète Antonio Pelletier, nous dit dans son livre : *Cœur et Femmes de cœur*, publié en 1903 :

" Le style de cet écrivain a du jeu. Enfant gâté, il chante, pleure, a du rire, des colères d'une minute. C'est un faon qui s'élance dans la liberté de la plaine, une abeille dont le miel est agréable, un papillon dans la lande : il vole d'une fleurette à l'autre fleurette et parfume l'air en passant. Lisez ses causeries, et dites-moi, — si vous pouvez, — qu'une femme doit se taire ?

" Madeleine a des mots railleurs, de fines phrases, des idées, des manières de dire personnelles ; elle a des trouvailles plaisantes. Pourquoi ne choque-t-elle pas dans cette route difficile ? — Elle est sans affectation. Pourquoi la comprenons-nous si bien ? — Elle a du cœur."

ATALA (1)

ATALA est encore un de nos écrivains féminins qui débutait dans le journalisme et la littérature au commencement de ce vingtième siècle. En 1899, elle était la rédactrice du "Coin du Feu" dans *le Monde illustré*, revue qui fut si populaire de 1884 à 1902, et en 1903, elle continua à collaborer à *la Patrie*, dans la page de Madeleine: "Le Royaume des Femmes", et à y publier des articles et des poésies.

A ce " Coin du Feu ", Atala, à l'exemple de Mme Dandurand, a réchauffé bien des cœurs, a relevé bien des courages abattus, et à la lueur de son foyer elle a souvent indiqué la route à suivre dans les circonstances difficiles de la vie. Comme ses compagnes d'alors dans le journalisme, elle a aussi revendiqué les droits de la femme. Convaincue comme elles de la beauté de la mission de la femme qui se sert de sa plume pour enseigner à ses semblables les leçons qui illuminent l'intelligence et dilatent le cœur, elle a démontré avec succès les avantages du féminisme littéraire bien entendu, et a contribué pour sa part à le faire admettre par l'opinion publique.

---

(1) Marie Léonie Valois, fille de feu le Docteur Avila Valois, de Vaudreuil.

Comme chroniqueuse et poète, Atala a été louangée elle aussi par le poète Antonio Pelletier, dans son livre : *Cœur et Hommes de cœur*, 1903.

On lira donc avec intérêt ce qu'il écrivait à son sujet :

" Mlle Atala traite ordinairement des sujets sérieux et envisage surtout le côté pratique des choses.

" Je remarque dans ses productions littéraires, la note plaintive, un gémissement : elle est triste. A-t-elle souffert ? A-t-elle prié sur la tombe des siens ? Qui n'a pas pleuré ignore la vie ! Mais il est des êtres de privilège sur qui le Ciel semble frapper avec complaisance.

" J'aime encore Atala lorsqu'elle parle du dévouement, de l'abnégation, de l'énergie nécessaire à la femme ; je l'aime aussi quand elle lutte pour les intérêts de la femme dans la société et lorsqu'elle indique le chemin du bonheur dans la famille. Atala est un porte-étendard des légions féminines.

" Rien n'éclate dans les écrits d'Atala. Son naturel est secondé par une précision de style simple, uni, sans apparat, qui plait et attire doucement. L'on suit bien la marche de sa narration : c'est calme et clair. Sans essayer de convaincre en émouvant, elle exprime des pensées qui charment.

" Elle expose et développe paisiblement son idée, disant tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Il y a de l'égalité et de la mesure dans ses articles. Ceci prouve de l'observation et une certaine expérience, sans lesquelles on attache une grande importance aux futilités et trop peu à ce qui en mérite.

" Mlle Valois affectionne la littérature qu'elle n'a pas le loisir de cultiver autant qu'elle le désirerait. Bossuet, Lacordaire, Chateaubriand sont ses amis. Lamartine — dont elle procède — paraît être son auteur de chevet.

" Atala, en effet, a le sens de l'harmonie, et un penchant au rêve. C'est sans doute pourquoi elle pleure en entendant une belle voix, en admirant un coucher de soleil ; c'est peut-être aussi la raison de son goût spécial pour la poésie.

" Vous dirai-je qu'Atala rime à ses heures, et joliment ?

" J'ai sous les yeux quelques-uns de ses vers joliment tournés. Ils ont des murmures doux comme des prières à la Vierge. Les grands coups d'aile y sont rares ; mais il est très agréable d'entendre un gazouillis de ruisseau, une plainte du vent sous la feuillée, un baiser d'oiseau sur le bord d'un nid."

Les poésies d'Atala ont été publiées en volume en 1910, sous le titre de *Fleurs sauvages*.

Elles sont dédiées à sa mère, à son frère l'abbé H. Valois, à M. du Roure, professeur de littérature française à Montréal, à Madeleine.

Si, pour suppléer à l'oubli de *l'Anthologie des poètes canadiens*, il y a un jour une Anthologie de nos poètes féminins, les poésies d'Atala y figureront certainement avec honneur et grâce.

GAËTANE ET GINEVRA

AUX noms des femmes de lettres qui ont particulièrement fait honneur à la région de Québec, telles que Laure Conan, Françoise (née à Trois-Pistoles), et Madeleine, nous sommes heureux d'ajouter celui de Gaëtane de Montreuil, Mme Charles Gill, dont le mari fut poète et artiste-peintre, et dont nous avons récemment déploré la perte, et celui de Ginevra : Mlle Georgiana Lefebvre.

Toutes deux, nées à Québec, jouissent en effet d'un prestige loyalement acquis au prix de longues et persévérantes années de labeur au service des meilleures causes ; Gaëtane, à Montréal, où depuis 1900 à nos jours elle a collaboré à *la Presse*, au *Journal de Françoise*, au *Pays Laurentien*, à *la Bonne Parole* et à *la Revue Moderne* ; Ginevra, à Québec, où depuis 1905 elle rédige la page féminine au journal *le Soleil*.

Déjà en 1901, Madeleine écrivait au sujet de Gaëtane, alors rédactrice de la page féminine à *la Presse*, ce gracieux paragraphe d'article :

“ Mlle Bélanger, qui signe de si agréables articles du pseudonyme de Gaëtane de Montreuil, dans *la Presse*, est une Québecquoise, possédant bien le charme puissant des habitantes de sa ville natale. Ses écrits le dégagent absolument: c'est un parfum

subtil d'une douceur captivante qui fait du bien au cœur. Très bonne celle-là aussi, gracieuse à tous, elle prodigue son talent avec une générosité inépuisable, et en bonne reine, distribue ses faveurs. Tous ses correspondants se louent de la bonté charmante avec laquelle la chroniqueuse de *la Presse* répond à leurs nombreuses demandes.

Gaëtane est aussi poète, romancière, dramaturge et conférencière.

Comme poète, elle a publié une jolie plaquette, intitulée : *Les Montagnes Rocheuses*, une belle pièce de vers, sur Québec, dédiée à Sir Lomer Gouin, en 1916, et " Stances à la forêt " ; " Eloge de la source".

Comme romancière, Gaëtane a publié en 1912, *Fleur des Ondes*. M. Adjutor Rivard, le nouveau lauréat de l'Académie française, en a fait la critique dans le *Bulletin du Parler français*. Il n'a, selon lui, qu'un défaut: celui de ne pas assez confondre la fiction et l'histoire, mais il le dit " *bien écrit*". Sous la plume de M. Rivard, qui est un censeur sévère, ces mots sont forts élogieux. *Fleur des Ondes* est un roman historique dont le drame se déroule dans nos grandes forêts du Canada à l'époque de Champlain, alors qu'elles étaient peuplées de tribus indiennes. De ce roman, Gaëtane en a fait un drame en quatre actes, qui a fait le succès de " soirées canadiennes " à Montréal.

Comme conférencière, Gaëtane s'est distinguée, à Montréal, dans une conférence, sur l'éducation

populaire, prononcée au Congrès féminin tenu en 1907, et à Québec, où elle fit ses débuts avec Madeleine et Colombine dans une séance de l'Institut Canadien, où toutes trois racontèrent leurs souvenirs et leurs impressions d'un voyage fait ensemble au Lac St-Jean.

Gaëtane a aussi contribué pour sa part au livre intitulé : *Les femmes du Canada*, qui fut distribué par milliers d'exemplaires aux visiteurs de l'Exposition de Paris en 1900.

DE Ginevra, nous avons un joli recueil de chroniques, choisies parmi celles qu'elle a publiées au cours de sa carrière de chroniqueuse au *Soleil*. A les lire on éprouve le sentiment de venir en contact avec une âme forte, généreuse, bonne et compatissante, accessible à tout ce qui est beau et noble. Félicitons-la de s'être rendue aux désirs de ses amis et de nous les avoir présentées sous forme d'un beau volume intitulé : *En relisant les vieilles pages*."

Son livre, en effet, nous en avons l'assurance, intéressera nombre de lecteurs, puisqu'un professeur français de valeur, M.Bracq, en a fait en juin dernier, au cours de sa visite à Québec, l'appréciation suivante que nous avons lue dans le *Soleil* :

" J'ai rarement lu des fragments plus savoureux, écrits dans une langue plus souple, plus élégante et plus correcte. Ce n'est pas le style de Madame de Sévigné ni celui de George Sand, mais

celui de Ginevra qui pourrait faire des jaloux chez bien des écrivains du sexe fort.

" Je crois avec l'auteur que ce livre est avant tout une œuvre d'observation et de sens commun. Par le fonds, il m'a vivement captivé, soit qu'il reflète la mentalité d'une femme qui n'est pas banale, ou qu'il me fasse pénétrer dans un coin de la vie intellectuelle et morale de la bonne société québecquoise.

" Il m'est précieux et comptera parmi les trouvailles dans ma découverte du Canada français, et m'a surtout montré que les femmes canadiennes sont en train de se tailler une chasse gardée, dans la littérature, par le journalisme. Ginevra a des sœurs, paraît-il, qui non contentes de nous charmer par leur copie, nous conservent ces fragments précieux de leur pensée, dans des publications comme celle-ci. C'est une nouvelle richesse. J'en augure bien pour l'avenir.

"Quant à la matière du livre, elle est riche et variée. Je préfère les sermons laïques de la première partie où elle se sert de tous les textes et prétextes pour son apostolat. Elle vise à orienter la vie de certaines femmes vers le mieux, signale les pièges à leur innocence, les exhorte à la vaillance et à la grandeur d'âme, leur rappelle les grands viatiques de la vie, montre la vie chrétienne comme la seule qui en vaille la peine et le Christ comme notre grande et essentielle espérance. Dans ces études, ces morceaux... ces sermons elle atteint souvent une éloquence poignante; et ces sermons, tout en se ressemblant comme des frères, nous saisissent et nous tiennent.

" Elle a aussi, dans ce recueil, des études qu'elle intitule : *Impressions et souvenirs*, dans lesquelles on

trouve un monde de réflexions de toutes les sortes, presque toutes succulentes et fortes. *Chez nous* n'est guère gai. Elle y met même du noir, tout de même il fait penser. *Giboulée d'avril* commence par une admirable description pour se terminer par un poème. *Dans les vergers en fleurs*, elle nous donne un poème en prose, cousin germain de ceux de Lozeau. *Par la fenêtre entr'ouverte*, elle voit encore des idées générales d'un pur lyrisme. Partout, même dans les sacs de la poste, elle est portée à sa façon, qui est la bonne, à mettre dans un relief émouvant "l'éternelle pensée humaine". Ici dans la *Première communion* elle montre avec art l'idéalisme catholique qui illumine la vie, et là, dans ses compositions, sont les tristesses d'Olympio, sans les défaillances du personnage de Victor Hugo.

"De toutes ces pages exquises et pleines de vérités, se dégage une note de tristesse. On ne dirait pas qu'elle collabore au *Soleil*."

Ginevra aurait été une excellente conférencière si elle eût voulu. Elle n'a consenti qu'une fois, lors du Congrès de la langue française, où elle a donné un important travail intitulé : "Le français et la terminologie technique des ouvrages féminins", qui est rapporté dans le rapport de ce congrès.

COLOMBINE (1)

AU cours de sa carrière littéraire, que de tristes événements ont malheureusement abrégée, Colombine a cueilli de beaux lauriers.

Les premiers sont ceux que Madeleine lui a décernés en 1901 à titre de chroniqueuse:

" Mlle Eva Circé, écrivait-elle dans *la Patrie*, écrit des chroniques ravissantes dans les *Débats* sous le pseudonyme de Colombine ou Musette. Ces articles sont vécus et marqués du cachet de la plus vive originalité. On y sent un esprit finement observateur, un cœur généreux et une âme d'artiste. Elle peint la nature avec un merveilleux coloris, elle chante l'amour en une mélodie suave, elle plaint le malheur en une réclamation touchante et ne peut voir la souffrance sans en gémir par tout son être. Colombine est une généreuse créature, ses chroniques la révèlent grande amie des opprimés et sa charité va vite aux parias, aux déchus, comprenant que ceux-là souffrent plus que tous autres.

" Colombine ou Musette s'est déjà fait une jolie réputation littéraire, et nous souhaitons à la charmante collègue un succès toujours croissant dans la carrière si belle où elle a déjà cueilli des roses dont l'éclat embellira toute sa vie."

---

(1) Mme Salomon Côté, de Montréal.

Ceux que Françoise lui décernaient en 1903, dans son *Journal* à l'occasion de son livre : *Bleu, blanc, rouge*, sont tout aussi beaux :

" Ce que j'admire chez Colombine, nous dit-elle, c'est l'honnêteté de ses opinions, plus encore peut-être que la couleur, la souplesse, le charme de ses récits...

" Colombine s'applique encore à être vraie non seulement dans l'expression de sa pensée, mais lorsqu'elle peint les scènes de la vie réelle qu'elle saisit dans les manifestations les plus significatives.

" L'amour de la vérité, les dons spéciaux de vision et d'observation sont de grandes qualités au service d'un écrivain. Et quand on sait joindre à ces heureuses dispositions, la poésie de la tendresse, de la pitié, de la douleur, les œuvres prennent une autorité qui résiste à l'action dévastatrice du temps et à l'oubli."

Ce livre de Colombine est habilement agencé. La poésie s'y mêle à la prose. Après chaque chronique ou récit, le lecteur est diverti par une pièce de vers. Nous en avons ainsi seize, formant en tout sept cent cinquante vers. Peut-on s'expliquer maintenant que l'auteur de l'*Anthologie* les ait oubliées ?

Colombine eut aussi un magnifique succès lorsqu'elle vint, au retour d'un voyage au pays du Lac St-Jean en compagnie de Gaëtane et de Madeleine, communiquer, elle aussi, comme ses compagnes, ses impressions au public de Québec dans une confé-

rence à l'Institut Canadien. Elle avait le désavantage de se faire entendre la dernière, et cependant elle tint son auditoire sous le charme de sa parole imagée et colorée.

Comment ne pas regretter après cela que certaines circonstances déplorables soient venues terminer en 1908 une carrière aussi brillamment commencée ?

Mlle MARIE BEAUPRÉ (1)

IL y a dans le monde des natures d'élite qui sont créées pour cultiver le beau, le bien et le vrai, et pour les faire aimer par leurs semblables. Mlle Beaupré nous apparait comme une de ces natures privilégiées. Elle est naturellement portée vers les choses mystiques et se plait à donner ses impressions religieuses. Il y a assez longtemps qu'elle écrit, et elle a peut-être écrit aussi souvent que quelques-unes de ses compagnes les plus connues en littérature. Il y a de ses écrits dans *le Canada*, dans *la Presse* où elle a succédé à Gaëtane à la rédaction de la page féminine, dans *la Kermesse* de 1912, dans le *Journal de Françoise*, dans *la Bonne Parole* et dans *le Foyer*. Ils sont signés ou de son pseudonyme " Hélène Dumont", ou de son nom, ou de ses initiales. Ils sont remarquables par le choix du sujet, et sont agréables tout en étant d'ordre moral, religieux, patriotique ou éducationnel. On y observe un grand amour du bien et des qualités maîtresses d'apostolat. Il y a souvent dans sa prose de la poésie. A vrai dire, elle est poète, et comme telle elle nous plait par la délicatesse de ses sentiments. Ses poésies sont assez nombreuses ; elle devrait les recueillir et les présenter en volume au public. Le fera-t-elle?

---

(1) Fille de feu l'avocat Beaupré, de Montréal, et cousine du Dr Beaupré, oculiste, de Québec.

Nous avons lu avec charme deux de ses poésies : l'une à son Alma Mater, Villa Maria ou Monkland, publiée dans *le Monde Illustré* en octobre 1897 ; l'autre: "Les communiantes", publiée dans le livre de Mlle Lanctôt : *Fleurs enfantines*.

En 1901, Madeleine lui a décerné, dans un article sur les femmes écrivains d'alors, des éloges qu'elle mérite davantage aujourd'hui :

" Mlle Beaupré écrit délicieusement, elle a le souffle poétique et traduit sa pensée avec un charme pénétrant. Toute jeune, notre gentille Montréalaise a devant elle un brillant avenir. Puissent les Muses lui souffler dans une inspiration de se livrer un peu plus à l'admiration sincère de ses compatriotes."

Mlle Beaupré a évidemment une dévotion spéciale pour S. Antoine de Padoue. En 1918, elle publiait une brochure qui est un exposé de cette dévotion que l'abbé DeLamarre, de la paroisse du Lac Bouchette, a tant contribué à répandre dans le diocèse de Chicoutimi par ses écrits en l'honneur de ce grand saint dans le *Messager de St-Antoine*.

Ce livre a été bien accueilli dans le monde ecclésiastique et dans nos communautés religieuses.

Mlle CLARA LANCTÔT

NOS littérateurs ont en diverses circonstances écrit des articles intéressants sur nos poètes illettrés.

Le poète Pamphile LeMay nous a entretenu, en 1883, dans "les Nouvelles Soirées Canadiennes" des poètes illettrés de Lotbinière, son village natal.

M. Édouard Massicotte nous a fait connaître en 1889, dans *le Monde Illustré*, les poètes illettrés de la région de Montréal.

Puis M. Adjutor Rivard, dans son livre, couronné récemment par l'Académie française, *Chez nous*, nous a donné tout un chapitre sur "Pierre Paul", un poète illettré qu'il a connu.

Dans cette galerie apparait aussi la sympathique figure de Mlle Clara Lanctôt, qui, *devenue aveugle à huit ans*, et n'ayant eu pour toute instruction que celle donnée à Nazareth, l'Institut des aveugles à Montréal, a cependant publié en 1912, à l'âge de *vingt ans*, un petit recueil d'une trentaine de poésies, sous le titre : "Visions d'aveugle".

Comme il est facile à imaginer, la poésie de Mlle Lanctôt ne ressemble pas à celle des poètes illettrés dont nos littérateurs nous ont entretenus. Elle

est triste, gémissante et ressemble à la poésie de sa sœur d'infortune en France, Mlle Marguerite Rosier :

" Douce étoile qui brille au sein de l'empirée
En posant sur mon front tes reflets chaque soir,
Tu ne sais pas, hélas ! que mon âme est navrée,
Que le Ciel de ma vie est un ciel toujours noir !

" Silence de la nuit, calme de la nature,
Pourquoi ne rends-tu pas mon rêve plus heureux,
Pourquoi ne verses-tu dans mon cœur, sans mesure,
La douceur de la vie en des songes joyeux ?

" Je demande sans cesse à tout ce qui respire,
A l'univers entier, aux cieux mêmes, pourquoi
N'ai-je ma faible part à cet heureux délire
Dont tout être vivant sent l'indicible émoi ?"

Elle est bienfaisante, car elle augmente notre espoir en Dieu dans nos afflictions:

" Ma lyre, réponds-moi, toi qui comprends mes larmes,
Dis-moi que le Seigneur de mon regard jaloux
Ne veut le réjouir que par ses divins charmes,
Qu'Il promet le bonheur à qui pleure à genoux."

Elle nous apprend à prier Dieu dans nos angoisses:

" Jette, ô mon Dieu, de ta lumière,
Un clair rayon sur mon ciel noir,
Puisque jamais, sur cette terre,
Mes yeux ne s'ouvriront pour voir.

Du ciel fais briller l'espérance
Au pauvre cœur que tu comprends ;
Dans l'éternelle jouissance,
Dis-lui, Seigneur, que tu l'attends...

Elle nous donne aussi de la pitié pour le malheur d'autrui, dans sa pièce : " L'Aumône ".

" Donne d'une main généreuse,
Et tu goûteras du bonheur ;
Le bien qu'on fait rend l'âme heureuse,
Verse la joie en notre cœur.

Sur ton chemin gît la misère,
Incline-toi vers le malheur.
Ton obole, quoique légère,
Si tu souris, a sa valeur...

Avant d'être publiées, les poésies de Mlle Lanctôt furent soumises à l'un de nos maîtres en critique littéraire, M. l'abbé Camille Roy, et voici l'appréciation qu'il en a faite :

" Cette petite aveugle a vraiment du talent. Sa poésie est fort agréable et d'une grande délicatesse de sentiments. Il y a bien ici ou là quelques vers qu'il serait bon de retoucher.

" C'est tout de même merveilleux qu'une pauvre aveugle ait dans son esprit de pareilles visions."

Certes l'abbé Roy a bien raison de dire que ses visions sont merveilleuses ; qu'on lise sa première pièce de vers : " Une matinée de printemps " et cette autre " Fin d'octobre ", et on s'en convaincra.

Un artiste peintre ne saurait mieux peindre d'après nature.

Mlle Lanctôt n'est pas le seul poète que Nazareth a abrité sous son toit. Nous lui connaissons une sœur poétesse : Mme Dion, de Loretteville, née

Yvonne Feuilletault, dont les poésies ont été publiées dans *le Soleil* à Québec.

Beaucoup d'autres talents remarquables et des plus variés ont reçu aussi dans cette institution un magnifique développement dont le public a pu largement bénéficier. La liste en est longue. Au seul point de vue musical, celle que nous avons recueilli dernièrement dans les journaux nous démontre ce que peut faire l'aveugle dans l'art de l'exécution et de la composition.

Depuis sa fondation, Nazareth a produit 22 organistes, 32 professeurs de musique, 11 professeurs d'harmonie, 8 professeurs de chant. Nazareth a formé aussi plusieurs artistes bien connus, entre autres : Edouard Clarke, Théodore DuCasse, Alfred Lamoureux, Arthur Pruneau, Étienne Guillet, Pierre Vézina, Eugénie Tessier, Emma Préfontaine, etc., etc.

Voilà autant de voix qui ont chanté la noblesse de cette institution.

Mlle BLANCHE LAMONTAGNE (1)

UN beau succès a souri à Mlle Blanche Lamontagne dès ses débuts dans l'art poétique. Ses premiers poèmes, en effet, obtinrent le deuxième prix dans la section de poésie du concours littéraire qui eut lieu en 1911 sous les auspices de la Société du Parler français, et elle en fut proclamé lauréate à la cinquième séance générale du premier Congrès de la Langue française, le 28 juin 1912.

" Le jury, disait alors le rapporteur de ce concours, M. l'abbé Camille Roy, n'entend pas que toutes les pièces sont parfaites ; mais il a vite compris qu'il y a dans ces strophes, où parfois l'inexpérience trahit sa faiblesse, un souffle heureux, abondant, très sain, parfumé quelquefois comme celui qui embaume au printemps la terre canadienne, et quelquefois âpre, un peu rude, comme celui qui passe certain matin plus frais, sur les battures laurentiennes. Mlle Lamontagne aime les choses de chez nous ; elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec profonde émotion ; et le jury lui a voulu marquer toute son estime, et lui laisser deviner toutes ses espérances, en couronnant d'hommage et de lauriers sa muse champêtre. "

---

(1) Maintenant l'épouse de M. Hector Beauregard, avocat de Montréal.

Quelques mois après ce congrès, ces trente-sept pièces primées étaient publiées en recueil sous le titre : *Visions gaspésiennes*, et M. Adjutor Rivard, le littérateur renommé que l'on connaît, en écrivait la préface. En voici les parties substantielles :

" Mlle Lamontagne aime ce qu'elle chante ; elle chante ce qu'elle croit... et ce qui caractérise surtout son talent poétique, c'est cette émouvante sincérité qui fait paraître un cœur jeune et ardemment épris.

" La muse de Mlle Lamontagne est avant tout canadienne ; que dis-je ? elle est gaspésienne! Elle se plaît uniquement à dire les choses de chez-nous. et parmi les choses de chez nous, elle préfère les petites choses de chez elle. Cela est presque nouveau dans notre littérature.

" Ce qui caractérise encore l'auteur des *Visions gaspésiennes*, c'est donc qu'elle n'est et ne veut être qu'une poétesse paysanne ; c'est qu'elle ne chante et ne veut chanter que les gens et les choses de chez elle.

" Par là l'œuvre de Mlle Lamontagne est personnelle. Par la forme elle ne l'est peut-être pas assez. La poétesse gaspésienne n'a pas encore conquis toute sa liberté. Des rythmes entendus chantent à ses oreilles et elle en adopte volontiers les dessins. Cela peut priver le lecteur, ici et là, du plaisir de la surprise ; cela n'enlève rien au charme intime de cette poésie sincère. "

Fleuranges, en un petit poème, lui adressait un gracieux merci, et lui disait dans sa dernière strophe :

" Respirant le parfum des plaines,
Les jeunes mères berceront
Leurs " p'tits gâs " qui s'endormiront
En répétant vos cantilènes,
Les cantilènes de " chez nous "
Mots sonores et rythme doux,
...Chansons des Visions Gaspésiennes. "

Et Odette Montausier, après avoir dit ce qu'elle avait observé de plus délicat dans ses vers, lui exprimait ainsi son admiration :

" Poète, un charme ému me prend
Quand je respire tes bruyères,
Et, sensitive, je m'éprend
De toi, seconde Deshoulières."

Le poète Léon Lorrain, dans un article publié dans *le Devoir*, signalait à son tour la beauté des images, la délicatesse des sentiments, et il écrivait :

" L'auteur des *Visions gaspésiennes* n'a certes pas oublié ses modèles, et l'ón peut parfois dire avec assez de certitude qui l'a inspirée ; cependant, et c'est là son mérite réel, elle a vécu ses vers, elle les a fait passer par son émotion sincère : c'est un auteur *de bonne foi*.

" Elle a observé autour d'elle, plus avec son cœur qu'avec ses yeux. Ses poèmes émeuvent doucement.

" L'inspiration de la poésie est courte, sans doute, mais au moins elle sait retrancher le détail traînant et éviter le verbalisme. Les *Brises gaspésiennes* ne sont pas des vents puissants qui ébranlent et pen-



GINEVRA



Mlle BLANCHE LAMONTAGNE



MARIE-SYLVIA



Mlle DAVELUY



Mlle CLARA LANCTÔT



chent les rois de la forêt. Ce sont des souffles qui nous apportent un délicieux arôme du terroir."

Et M. l'abbé Beaudé (Henri d'Arles), dans une étude très élaborée publiée dans son livre : *Eaux fortes et tailles douces*, tout en ne manquant pas de noter les imperfections de son œuvre, se plaît à nous dire :

" Qu'est-ce que la poésie ? Et par quoi le poète se distingue-t-il des autres mortels ? Peut-être que la définition que Lamennais en a donné est-elle la meilleure que nous ayons et que l'on puisse jamais trouver. " La poésie consiste à saisir les rapports secrets des choses." Le poète voit des entités subtiles qui échappent au plus grand nombre ; les réalités prennent à ses yeux des formes insoupçonnées ; le monde extérieur fait naître en lui une foule d'images et de pensées auxquelles son cerveau prête l'allure et la couleur de la vie.

" Or le chantre des *Visions gaspésiennes* nous semble posséder la grâce magique de découvrir le mystère qui erre autour des choses et les enveloppe, d'extraire de la matière commune le sens et la beauté qui y dorment et que seuls les poètes savent éveiller."

A chanter la beauté de la terre natale, les gens et les choses de chez nous et de chez elle, et à faire aimer la vie des champs, Mlle Blanche Lamontagne a évidemment voué le rêve de sa vie. En effet, en 1917, elle nous présentait un autre recueil de soixante-huit poèmes, intitulés : *Par nos champs et nos rives*.

Ce recueil a été accueilli encore avec plus d'enthousiasme.

"Je songe, nous disait M. l'abbé Groulx dans sa préface, à la révélation réconfortante que ces petits poèmes vont nous donner. Nous croyions que le spectacle de nos mœurs anciennes s'était effacé pour toujours et de partout, sous l'affreux maquillage moderne, et que les jeunes viendraient trop tard pour nous en laisser le tableau vivant. C'était presque une résignation acceptée qu'il fallait attendre, de l'étranger, la découverte et la mise en valeur de nos meilleures ressources d'art. Mlle Lamontagne a le bonheur de vivre dans une région enclose, gardienne mieux que la nôtre des vieilles choses et des vieilles habitudes. Et voilà que son œuvre n'ira pas seulement dévoiler au dehors l'inconnu poétique de notre pays ; elle nous révèle à nous-mêmes la réalité naissante d'un régionalisme savoureux.

"Ces nouveaux poèmes sont d'une autre gamme que ceux des *Visions gaspésiennes* ; et ils affirment l'ascension d'un talent. Voyons-y la fécondité généreuse d'affinités électives entre nos âmes et la terre natale."

Et M. l'abbé Groulx, pour définir le charme spécial et pénétrant de cette poésie, écrit :

"Oui, dans cette poésie aux ailes montantes, la nature nous apparaît comme une échelle mystique, comme le verbe sensible d'une pensée divine."

Puis il ajoute :

"Là-bas, de l'autre côté, on enrôlerait tout de suite la jeune poétesse dans "L'Amitié de France", dans

cette jeune école qui a résolu de faire cesser le paganisme littéraire, par l'alliance renouvelée de la pensée et de la foi et par la remise à la nature de son sens divin. Digne émule de ces jeunes artistes catholiques, Mlle Lamontagne paraît d'avis que sous notre front lavé par l'eau du baptême, la pensée et les chants mentiraient qui ne seraient pas imprégnés de beauté surnaturelle."

C'est maintenant au poète aimé Albert Ferland, l'auteur du *Canada Chanté,* de nous dire l'émotion, la griserie même que ces poèmes ont éveillé dans son âme :

" Aujourd'hui, avec une douceur, une pureté d'*Angelus*, sonne sur nos rives un chapelet de poèmes qui nous émeuvent parce qu'ils sont nés chez nous, dans la Gaspésie. Nous sommes grisés par ce bruit ailé, et malgré l'obsession de la guerre, notre pensée se tourne vers la bouche du Fleuve, pour saluer Blanche Lamontagne, l'auteur de ce livre plein de fraîcheur, *Par nos champs et nos rives.*

" Hier, si la promesse enclose dans les *Visions gaspésiennes* a pu faire espérer un chant plus large, qui donc pressentait une ascension si sereine, un élan si beau de la jeune inspirée du Cap Chat ? Il faut aller crier la bonne nouvelle : la Gaspésie a son poète !

" Cette fois, ma Patrie, c'est une femme qui te chante. Ne remets pas à demain, comme pour tes Crémazie, ton devoir de gratitude. C'est aujourd'hui, ma Patrie, qu'il te faut baiser le front de ton enfant.

" Un jour, l'Estuaire a vu une jeune fille s'asseoir près des flots. Le beau Golfe aux gracieuses mouët-

tes a un langage pour l'âme qui le regarde et l'écoute. Quand la rêveuse revint du rivage, un chant était né en elle, un chant qui dira sans fin à la mer :

De mes doigts lourds, ô mer, je t'ai cueilli des fleurs
Pour enbaumer ta robe aux rayures de flamme,
Dans un jardin semé de rire et de pleurs,
Je t'ai cueilli des fleurs au jardin de mon âme !

"Et comme la mer, les blés de Sainte-Anne des Monts, l'opulence des champs nourriciers, les ciels capricieux du Nord, les vents, la pluie, la poudrerie, la route si parlante et chaque jour si animée par le va-et-vient du troupeau et des hommes, la maison, l'église, cœur des rustiques paroisses, toute la vie simple, saine et tenace du laboureur, tout un horizon aux lignes sévères, ont eu cette fortune que n'ont pas encore toutes nos provinces, de mettre leur reflet dans cette âme profonde, d'être magnifiés par les mots attendris d'un vrai poète.

"L'œuvre de Blanche Lamontagne répond à notre mentalité. Nous nous reconnaissons dans ses poèmes. Les semeurs évoqués par le poète ont l'air du pays. Ils font nos gestes. Bons yeux de grandmère, de vieille tante, d'aïeul ont le regard de nos parents. Leurs silhouettes sur les champs, au secret des maisons, nous font penser aux nôtres. Elles semblent des silhouettes que nous avons vues.

"Ses paysages sont vrais, comme les gens. Ils ne se figent pas comme des natures mortes. Ils vivent. Ils sont des états d'âme. Le rêve, on le sent, les enveloppe de sympathie humaine. On se prend à les aimer comme l'auteur.

" Un Christ au mur, un clocher sur la ligne des campagnes, un signe de croix sur les guérets ou sur l'entame du pain, c'est notre foi canadienne dans sa simplicité, dans sa gravité. Foi et sensibilité animent toute l'œuvre, lui donnent des ailes, la font palpiter. Au cœur des choses et dans la trame des activités de l'homme, le doux mysticisme du poète place toujours la vivante Réalité divine. C'est la grandeur du livre.

" La critique, avec les précisions que requiert l'analyse, voudra définir l'originalité de Blanche Lamontagne. Je salue une œuvre canadienne. Le poète gaspésien a-t-il renouvelé les thèmes affectionnés des Harel, des Dupont, des Déroulède, des Mercier et des Vermenouze, beaux chantres qui célébrèrent, après mille poètes, le Pain, le Blé, la Colline, le Vent, les Clochers, le Laboureur, la Maison ? La question se pose aux critiques. Pour nous, Blanche Lamontagne s'avère un vrai poète, et un poète de chez nous. Elle incarne, avec des nuances exquises, avec des vers qui nous bercent, la Laurentie.

" Aujourd'hui, en écoutant cette voix qui nous vient de la Gaspésie, en écoutant aussi d'autres voix qui montent, murmures, notes effacées qu'on ne remarque pas encore, préludes, peut-être, des larges cris de demain, nous sentons que notre poésie s'affirme reine du Saint-Laurent.

"Je le répète, et que ce mot résume la gloire de Blanche Lamontagne, c'est ma manière de saluer cette muse " éprise d'un rêve très vaste et très beau, qui va du foyer à l'église, qui va de la tombe au berceau ", oui, la Gaspésie a son poète. Que les Laurentiens se le disent tout le long du pays."

Par nos champs et nos rives a aussi enthousiasmé Mlle Marie Beaupré et Yolande, la rédactrice de *la Bonne Fermière* et l'épouse du poète Alphonse Désilets.

" Parce que ce simple oiseau des grèves en son plumage natif ne fait aucune tambourinade pour attirer notre attention, nous dit la première dans *la Bonne Parole*, avril 1917 ; parce qu'il nous laisse admirer à notre aise le décor où il s'ébat, la mer mouvante, le sable fin qui garde une empreinte de pas d'enfant, l'humide forêt bruyante, et les collines labourées encerclant l'horizon ; parce qu'il jouit comme nous et ne nous distrait point de jouir de la tonique haleine saline du grand large, on oublie que sa robe soyeuse est d'une seule teinte, son chant très pur un peu court, son vol gracieux sans long essor. On oublie, que dis-je ? on en est ravi ; ravi jusqu'à craindre pour le bel oiseau des grèves les admirations imprudentes qui lui conseilleront tôt ou tard de s'orner d'un plumage d'emprunt."

Et Yolande de la comparer à Elisa Marcœur de Bretagne.

Seule l'auteur de *Par nos champs et nos rives* n'en parait pas satisfaite :

Pour chanter ta beauté, si puissante et si fière
Je rêvais de t'écrire un poème immortel,
Toi qui règnes en moi, comme sur un autel,
O bonne terre, ô mère !

Mais ce poème heureux n'était qu'une chimère,
Car il est des amours trop beaux pour les nommer,
Et mon amour pour toi demeure inexprimé
O bonne terre, ô mère !

Soyons-en heureux car sans cela nous n'aurions peut-être pas eu la bonne fortune de recevoir en don *La Vieille Maison* qu'elle a chantée dans de nouveaux poèmes.

L'œuvre débute par un " Hymne à la Vieille Maison ", puis on entend, comme dans l'œuvre du poète français Louis Mercier, les chansons de la porte et de la fenêtre, ce que chantent aussi le poêle, le " ber ", la lampe, la croix du mur. Le poète évoque encore les absents et trace des tableaux de la maison " quand elle était plus jeune".

Dans ce nouveau recueil, Mlle Blanche Lamontagne a fait aussi une large place aux poèmes d'amour, et ce ne sont pas les moins délicieux.

Et maintenant qu'elle est entrée dans la vie conjugale et qu'elle jouit d'une vie plus heureuse, nous donnera-t-elle à l'avenir des poèmes comme " Bébé dort ", de Napoléon Legendre ?

FADETTE (1)

IL y a plus d'une décade que Fadette affirme sa valeur littéraire. En effet, de 1906 à 1910 elle écrivait dans *le Journal de Françoise* des articles remarquables sous le pseudonyme de *Danielle Aubry*, et pour me servir des expressions de M. l'abbé Camille Roy dans son rapport sur les travaux soumis à la section littéraire du Congrès de la Langue française, on la reconnaissait alors " comme une des chroniqueuses les plus recherchées". Elle venait de se distinguer à ce congrès par un travail important où elle raconte la part de la femme dans la littérature canadienne-française.

Huit années de collaboration active et suivie dans *la Bonne Parole* et au *Devoir* depuis cette époque n'ont pas diminué le prestige jadis acquis. Il s'est au contraire accru au fur et à mesure que paraissaient les quatre volumes de *Lettres de Fadette* que les lecteurs du *Devoir* avaient déjà goûtées sous des titres souvent séduisants et pittoresques.

Une impression favorable s'est immédiatement formée dans le public qui les avait ignorées. Aujourd'hui le nom de Fadette est aussi populaire et aussi estimé dans les cercles, les salons et les académies

(1) Mme Maurice St-Jacques, de St-Hyacinthe, fille du sénateur Dessaulles.

que celui de Mme Dandurand, de Françoise et de Madeleine.

Partout on rend hommage à ses belles qualités d'écrivain et on est unanime à reconnaître ses heureux dons que le Révérend Père Lamarche, de l'Ordre des Dominicains, résume ainsi dans une étude faite sur son œuvre et publiée dans l'*Action Française* de septembre 1919 :

" Âme accueillante aux beautés de toutes formes que lui offre la création physique et le monde immatériel ; âme sympathique aux chagrins de toutes nuances qui peuvent atteindre une vie d'homme, une vie de femme, une vie de famille surtout, et non moins ingénieuse à y porter remède et consolation ; culture d'esprit étendue et brillante jointe à une rare souplesse de raisonnement ; dons littéraires de premier ordre ; sens du verbe français, naturel et clarté, élégance et nombre, prose drue et ferme, apte néanmoins à rendre toutes les images et toutes les sensations de la poésie ; dons d'équilibre, qualités d'ensemble qui feraient de cette épistolière un écrivain à souhait pour le critique soucieux de tout admirer et de rester plausible dans son admiration."

Cet éminent théologien et littérateur lui reproche cependant certaines fautes que son penchant naturel pour la critique et la contradiction lui a fait commettre, mais il avoue que ces fautes ne sont pas assez graves pour nuire à son œuvre qui est d'une " belle philosophie dans son ensemble et de morale pure".

" Dans la forte balance des écrits de cette dame, dans ses pages de morale et " ses recettes de bonheur " que lui dicte une vaste expérience, on entend toujours sonner franc la note chrétienne et catholique où le bon sens ne perd jamais ses droits."

L'œuvre de Fadette a aussi inspiré au Frère Gilles, l'auteur du charmant petit livre : *Les choses qui s'en vont*, cette page magnifique :

" Inspirer aux âmes le respect d'elles-mêmes, et les porter à l'amour de celles des autres ; faire luire sur elles toute la lumière qui dissipe les erreurs et les préjugés ; révéler la joie des acceptations généreuses, l'héroïsme des vies obscures et de leurs sacrifices rédempteurs ; provoquer par des vivants désirs la nostalgie des immortels revoirs ; c'est la vraie mission de ces petits livres si gracieusement discrets dans leur toilette gris-argent rehaussée d'améthystes.

" Ces pages de gronderies sereines, de délicieuses railleries et de douce gaîté nous charment et nous captivent par leurs harmonieuses énergies qui, comme de puissantes attaches, retiennent la perle précieuse des enseignements divins qu'elles sertissent. Elles nous conquèrent surtout par la spirituelle bonté qui en déborde, et appelle notre confiance, tout comme le soleil fait chanter les cigales.

" Aussi, lorsque dégouté de soi-même et lassé des autres, l'on sentira qu'on n'est plus son propre ami, on prendra ces petits livres. Ils nous parleront avec cette exquise tendresse qu'ont les grandes sœurs pour leurs petits frères qui souffrent et aux cils desquelles on voit trembler — comme la goutte

de rosée où se réflète le ciel — une larme où se concentre tout leur amour. Et lorsque ces pages lumineuses nous auront révélé le secret de cette bonté qui réconcilie avec la vie : bonté opérante qui aide et conseille ; bonté amoureuse qui encourage et relève ; bonté délicate qui craint de blesser même en consolant ; parce que cette bonté nous aura rapprochés du *bon* Dieu, nous pourrons dire, au seuil d'une vie plus courageuse et déjà plus parfaite, comme au dernier cycle de ses épreuves, l'immortel Dante :

> " Je retournai des très saintes ondes,
> Refait comme les plantes nouvelles
> Renouvelées de nouvelles frondaisons,
> Pur et disposé à monter vers les étoiles. "

Fadette a eu aussi l'honneur, comme Mme Dandurand et Françoise d'être nommée membre du Club Lyceum, fondé à Paris par la duchesse d'Uzès, la baronne de Bourgoing, la comtesse de Chabannes et qui compte dans ses rangs les personnalités les plus distinguées de tous les pays dans les lettres, les sciences et les arts.

Fadette a eu encore l'honneur de remporter le deuxième prix à un concours littéraire organisé par Françoise en 1909.

Mlle MARIE-CLAIRE DAVELUY

CETTE historienne grave et consciencieuse, d'allure patriotique et de sens pratique remarquable, occupe déjà depuis quelques années une place enviable dans le monde des lettres. Elle s'est fait remarquer dans *le Petit Canadien*, organe de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal et dans *la Bonne Parole*, par ses esquisses des figures de Montréal d'autrefois, figures encore peu connues telles que Marie Rollet, Catherine Mercier, Martine Messier, Barbe Poisson, Elisabeth Moyen, l'héroïne de *l'Oublié* de Laure Conan, et M. de Puissieux, le bienfaiteur de Maisonneuve,—par ses dialogues spirituels et pleins de verve,—par ses conférences historiques sur la Sœur Marie Morin, la doyenne des femmes de lettres canadiennes-françaises, et sur Marie Rollet, la digne épouse du premier défricheur du Canada(1),—et par ses articles sur la question de la langue française dans les écoles d'Ontario. Son œuvre dominante est *l'Histoire de l'Orphelinat catholique de Montréal*, parue en novembre dernier.

" Je viens de lire, nous dit Colette (Mlle E. Lesage) dans la *Presse* du 8 novembre 1919,

---

(1) Ces conférences ont été publiées, l'une dans *la Bonne Parole* de juillet 1919, l'autre dans le Rapport des fêtes du IIIe centenaire de Louis Hébert.

l'histoire d'une œuvre fondée à Montréal par quelques femmes du monde, il y a près d'un siècle, et qui, depuis cette lointaine époque, n'a cessé de poursuivre sans bruit au milieu de nous son action bienfaisante. C'est *l'Orphelinat catholique de Montréal.*

" Et voilà que le livre évocateur fermé, je vois défiler devant mes yeux, comme sur l'écran d'un cinéma, les figures énergiques et douces de ces admirables " dames de charité ". Simplement, sans s'attendre à ce que leurs gestes soient relatés dans les journaux ou commentés dans les salons, elles s'en allaient, pendant l'épidémie de 1832, vers les maisons marquées du sceau de la mort, recueillir les enfants des victimes pour leur donner asile en leurs propres demeures.

" Et le long des années, plus fécondes en épreuves qu'en consolations, mon esprit s'attarde à les suivre à travers les pages du petit livre. Elles sont confiantes et sereines parce qu'elles ont conscience d'être un peu les mandataires de la Providence.

" Pendant plus de soixante-quinze ans l'histoire de cette œuvre est liée à celle des meilleures familles de Montréal, et à la tête du Comité actuel d'administration, on retrouve une petite nièce de Mme Angélique Cotté, la fondatrice, dans la personne de Mme Rosaire Thibaudeau.

" A l'occasion de l'inauguration à Notre-Dame de Grâces du nouvel asile, on vient de publier cette histoire de l'Orphelinat, où se retrouve, avec les noms de ceux qui l'ont fondé et perpétué, le récit émouvant des vicissitudes qu'il à eu à traverser.

" C'est à la plume délicate de Mlle Daveluy que cette tâche glorieuse a été confiée. On ne pouvait

choisir mieux. Elle y a mis toute la grâce de son talent d'écrivain, toute la ferveur de son âme de Canadienne et la soucieuse exactitude de détails que commandait la plus avertie et la plus aimable érudition."

Mlle Daveluy est une des femmes patriotes dont nous sommes fiers. Son patriotisme ardent et éclairé se manifeste non seulement dans ses écrits et dans ses conférences, mais elle le traduit en action. Au printemps de 1916, elle et Madeleine provoquèrent à Montréal ce grand ralliement patriotique des femmes canadiennes-françaises qui eut pour objet de protester contre les mesures odieuses prises à l'égard des écoles françaises de l'Ontario et pour aider nos compatriotes dans la lutte magnifique entreprise pour conserver à leurs enfants le droit légitime d'apprendre à leur gré la langue maternelle. Elle prononça à cette occasion une allocution qui aviva dans le cœur de son auditoire un sentiment profond de sympathie et lui inspira les plus beaux sacrifices pécunaires.

Déléguées peu après, elle et Madeleine, avec la mission d'exprimer à la société féminine canadienne-française d'Ottawa les sympathies des dames canadiennes-françaises de la province, elle eut encore dans cette circonstance des paroles vibrantes d'émotion patriotique.

Voici comment *le Droit* relate ce beau déploiement d'éloquence :

"Dans des discours où la beauté de la langue n'avait d'égale que la noblesse des pensées, ces deux envoyées nous ont dit que notre lutte était leur lutte, et que nos souffrances étaient partagées. Elles nous ont assuré de la coopération parfaite des compatriotes du Québec dans ces heures de crise et elles nous ont apporté un nouveau témoignage de leur attachement inviolable à la langue et aux traditions ancestrales."

Une seule pensée anime toute la vie littéraire de cet écrivain : celle de faire des âmes chrétiennes, fortes et courageuses, noble ambition qui lui a valu l'honneur d'être appelée par la Société St-Jean-Baptiste de Montréal à la rédaction de la *Revue Nationale* depuis sa fondation en janvier dernier.

Mlle JUSTINE GERIN-LAJOIE

"NOUS ne sommes pas nés pour nous, mais pour la société, et avant d'être nos maîtres nous sommes les serviteurs de la patrie et de l'humanité," écrivait un jour Jules Simon, le grand écrivain français, et il ajoutait:

" Il est dans notre destinée d'agir : d'où il suit invinciblement que l'action doit être pour nous une obligation, un besoin et un plaisir."

Ces grandes vérités, il semble que Mlle Gérin-Lajoie en a fait les maximes de sa vie et n'a cessé de les mettre en pratique depuis sa sortie du couvent du Mont Sainte-Marie, à Montréal.

Douée comme sa mère du talent de la plume et de la parole, Mlle Gérin-Lajoie fut bientôt sollicitée de remplir des fonctions importantes et des plus utiles.

En 1907, elle fut envoyée par le gouvernement de Québec à Fribourg, en Suisse, pour y étudier la science ménagère, et à son retour, elle fut nommée directrice de l'École ménagère provinciale, lors de sa fondation à Montréal.

En 1913, la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste des femmes à Montréal lui confia la rédaction de *la Bonne Parole,* revue qu'elle venait de fonder et qui existe encore.

Elle a été aussi chargée depuis quelques années des cours d'action sociale, d'économie sociale et de rédaction française à l'Ecole d'enseignement supérieur des Sœurs de la Congrégation.

Dire le dévouement et la compétence qu'elle apporte dans l'accomplissement de ces diverses fonctions serait difficile; celles qui ont la bonne fortune de lire *la Bonne Parole* et celles qui la voient à l'œuvre peuvent seules s'en rendre compte.

Toutes ces activités ne l'ont pas empêché d'apporter son zélé concours à l'œuvre de la Fédération et des diverses associations féminines qui la composent. En maintes circonstances elle a stimulé les énergies et prodigué les conseils les plus utiles et les enseignements les plus pratiques. Elle a eu pour cela à son service cette grande éloquence que René Bazin appelle " l'intelligence de la misère".

Au nombre de ses nombreuses conférences et allocutions, citons celles prononcées : — au Congrès de la Fédération féminine, en mai 1907, sur l'enseignement ménager ; — au Cercle d'études et des œuvres économiques, en novembre 1915, sur l'importance des cercles d'études dans la formation d'une élite féminine ; — à la réunion des cercles de jeunes filles, en mai 1915, sur la note religieuse au cercle ; au Monument National, en mai 1920, sur le devoir social des femmes; — à la réunion des

anciennes élèves de Villa-Maria en mai 1920, sur Marguerite Bourgeoys, la femme d'œuvres[1].

En juin 1916, Mlle Gérin-Lajoie faisait paraître un petit livre, intitulé : *Les cercles d'études féminins*. Mlle Gérin-Lajoie y traite de l'établissement et de l'opportunité de ces œuvres chez nous. Cet ouvrage est destiné à rendre service à toutes celles qui s'intéressent à la jeunesse.

Mlle Gérin-Lajoie est la première bachelière ès-arts de l'École d'Enseignement supérieur pour les jeunes filles, fondée à Montréal et affiliée à l'Université Laval, et elle a été trois fois lauréate des concours littéraires proposés à l'Université.

---

(1) Cette conférence a été publiée dans *la Bonne Parole*.

Mme A.-B. LACERTE (1)

TRÈS intéressante est la littérature de cette femme de mérite qui a eu l'heureuse idée d'écrire pour les jeunes comme Marraine Odile dans *la Revue Nationale*, Marraine Armelle, dans *la Presse*, et Tante Nine et Petite Mère dans *la Patrie*, et de publier pour eux en 1915 un livre intitulé *Contes et Légendes*.

Ces contes, au nombre de dix-neuf, nous rappellent ceux de Perreault, et sont d'une lecture agréable et captivante. Il y en a dont l'intérêt est intense. La morale de plus en est douce et pénétrante. Ils enseignent le dévouement, l'amour filial, l'obéissance, la générosité et la reconnaissance, et montrent tout ce que l'orgueil, la témérité et la désobéissance peuvent produire de mal. Et comme toutes ces historiettes frappent au plus vif l'imagination, elles nous restent dans la mémoire.

De gracieuses légendes en poésie alternent avec ces contes. Elles sont au nombre de vingt-sept, et se rattachent pour la plupart à l'Enfant-Dieu et à la Sainte-Vierge. D'une délicatesse exquise de sentiments, ces légendes chrétiennes laissent dans l'âme une profonde impression et ajoutent à nos

---

(1) D'Ottawa.

croyances religieuses une douceur et un charme particuliers. Lisez les légendes du Myosotis, des Roses, des Hirondelles, du Ramier, des Oiseaux, le Fil d'Or de la Vierge, le Manteau de la Vierge, la Première Communion de la Vierge.

Mme Lacerte cultive aussi avec succès la musique; dans *le Passe-Temps* nous avons vu plus de cinquante de ses compositions musicales dont plusieurs ont eu l'honneur de la première page.

Mme Lacerte a aussi composé un bon nombre d'opérettes, saynètes et comédies qui ont toutes été interprétées à Ottawa depuis 1908. Voici leurs noms :

Opérettes : *Dolora la Bohémienne — Les Châtelaines — Castel Isolé — Castel Joli —Castel Hanté* (1) *Tombée du Nid — l'Usurpatrice — Parmi les Fleurs.*

Saynètes : *Les sept jours de la semaine — Les deux Cousines — La Grand'Mère — Les Fées — Le Rêve — L'Agneau Divin — La Rieuse — La Sourde — Qui donne au pauvre prête à Dieu — La récompense — Veillée de Noël.*

Comédies : *L'Anglaise — Les pensionnaires de Mme Dupuis.*

Mme Lacerte a aussi fait du drame. Elle a composé *Jeanne d'Arc*, qu'elle a fait représenter cette année même à Ottawa, et elle vient de publier : *La Belge aux gants noirs.* Voici ce qu'un journal d'Ottawa en dit :

---

(1) Ces cinq opérettes ont été publiées en brochures.

" C'est l'histoire d'une enfant belge mutilée qui plus tard, grâce à des charmes personnels et une voix ravissante, obtient de grands succès de théâtre.

" Elle a l'Allemand en horreur. La fillette de son bourreau qui penètre dans ses appartements, dans un accès de haine de l'ennemi, est mise à la porte au milieu de la nuit, par un froid rigoureux. C'est le crime.

" Ce drame en trois actes est passionnant à chaque moment. Les décors sont simples. Il tire son intérêt de la maîtrise avec laquelle l'auteur développe son thème dramatique."

Le même journal disait à propos de ses trois *Castels :*

" Madame Lacerte a du goût ; elle sait voir et sentir avec vivacité.

" Elle décrit, raconte et mène un dialogue avec une égale aisance. Elle exprime sa pensée en vers et en prose. Dans les opérettes, la musique est de sa composition.

" Ces œuvres ont une valeur et un mérite. Elles dénotent chez l'auteur des dons exceptionnels du cœur et de l'esprit. "

Mme Lacerte a aussi tenté le roman. Elle publie actuellement, dans le *Courrier Fédéral* d'Ottawa, un roman intitulé : *La Gardienne du Phare*, dont on dit beaucoup de bien. Elle vient aussi de publier, sous le titre *Némoville*, un autre roman de 150 pages, illustré, dont M. Rémi Tremblay a fait ressortir l'intérêt et le mérite en ces termes dans un journal d'Ottawa :

Némoville :—" Tel est le titre qui s'étale en caractère gras au frontispice d'un nouvel ouvrage dû à l'alerte plume de Mme A.-B. Lacerte.

" Le mot est nouveau mais il évoque de vieux souvenirs. En effet, qui ne se rappelle le capitaine Némo, commandant du *Nautilus* si prophétiquement imaginé par Jules Verne, dans un roman dont les émouvantes péripéties ont fortement impressionné les lecteurs de ma génération, et même ceux qui sont venus plus tard dans un monde partiellement transformé par la réalisation des rêves féconds de cet illustre voyant ?

" Madame Lacerte a non seulement entrepris de ressusciter le mythe sous-marin enfanté par le précurseur de l'aviation et de la navigation sous-marine. Elle a rajeuni l'idée en l'amplifiant. *Némoville* ne nous offre pas seulement l'histoire du Nautilus retrouvé entre deux eaux ; l'auteur nous fait assister au groupement d'une ville sous-marine autour de la vieille épave qui avait servi à voiturer le capitaine Némo dans ses pérégrinations dont le parcours total s'élevait à *Vingt mille lieues sous les mers*.

" Cette ville immergée donne asile à une population exclusivement composée de Canadiens-français catholiques. Elle a son curé, deux médecins. Ses maisons sont des bateaux sous-marins reliés entre eux par des couloirs étanches qui forment des rues éclairées à l'électricité. Grâce à un mécanisme ingénieux, chaque maison, flottante ou submersible à volonté, peut se détacher momentanément et aller se ballader, quitte à revenir s'adapter de temps à autre à la commune membrane aussi fraternelle que siamoise.

" Enfin, des Canadiens-français ont trouvé en ce bas monde un endroit

Où de vivre honnêtre homme on ait la liberté.

" Hélas ils ne sont pourtant pas confirmés en grâce. Les passions humaines les ont suivis. Il y a là un certain médecin qui ne vaut pas cher. J'ignore s'il y a encore des juges à Berlin, mais il y en a, ou plutôt il y en avait à Némoville, et cette cité défunte avait au moins le mérite de rendre justice à qui justice est due.

En dépit de cette ombre au tableau, le livre aurait pu s'intituler : *Une idylle sous-marine.* Il parait que l'amour et même l'hyménée peuvent vivre au milieu des flots, des algues, des crustacés et des monstres marins.

" Lisez *Némoville.* C'est un livre très émouvant du commencement à la fin. L'auteur a beaucoup d'imagination, de verve et de sens poétique. On pourrait peut-être reprocher à sa phraséologie un certain laisser aller qui dénote un peu d'inexpérience, mais en somme je défie tout lecteur sérieux de ne pas s'intéresser jusqu'au bout au sort des personnages.

" Malheureusement la ville de Némoville n'existe plus. Elle a été détruite par ordre de son gouverneur. Sans cela plus d'un de nous voudrait s'y réfugier. Qui sait si cet ouvrage de Mme Lacerte ne contient pas, comme *Vingt mille lieues sous les mers,* des données prophétiques dont nos arrières-neveux verront la réalisation ? "

Dans ses *Castels* nous apprenons que Mme Lacerte a fait plusieurs conférences, depuis 1915, à Ottawa et

à Trois-Rivières. En voici les sujets : — *Comment on s'instruit en se récréant*[1] — *Une nuit d'hiver sur le lac St-Pierre* — *Une excursion à la Jules Verne* — *Quelques anglicismes* — *Gaëtane de Montreuil et son œuvre.* A Ottawa, on l'a entendue au Monument National, au Cercle d'Youville, et à la bibliothèque Carnegie.

Dans la *Revue populaire*, le *Passe-Temps*, le *Pays Laurentien*, et dans la revue *Pour vous, Mesdames*, elle a publié un bon nombre de nouvelles et poésies. Ceux qui les ont lues dans ces revues ou en pamphlets en connaissent tout le charme.

Mme Lacerte est donc une des plus méritantes parmi nos femmes de lettres.

(1) Ces deux conférences ont aussi été publiées en brochures.



MME D. BOISSONNAULT



MME A.-B. LACERTE



MME DONAT BRODEUR
(LOUYSE DE BIENVILLE)



MME J.-W. THÉRIAULT



MME L.-J. TURGEON



Mmes THÉRY[1] et L.-J. TURGEON

L'INTERÊT profond et le dévouement remarquable que ces deux femmes de lettres ont témoigné, l'une, à son fils, l'autre, à son filleul, nous induisent à leur rendre un commun hommage. Toutes deux ont fait preuve d'une sollicitude admirable: Mme Théry en faveur de son fils, en écrivant pour lui un livre où se révèlent toutes les qualités de son cœur et de son intelligence et toutes les ressources de son expérience et de son instruction ; Mme Turgeon, en écrivant à son filleul belge, pendant que sa patrie était la proie des Allemands et la victime des plus odieuses barbaries, ces lettres encourageantes et émouvantes que, seule de toutes les marraines de guerre, elle a eu la bonne idée de publier, en mai 1920, sous le titre *Entre deux rives*, en y ajoutant les lettres de son filleul.

En lisant le livre de Mme Théry: *A mon fils*, on comprend plus que jamais tout ce que le cœur d'une mère contient de tendresse, de dévouement, d'ambitions légitimes pour son enfant, et l'on pense instinctivement à celle qui nous a guidé à travers les éceuils dans les sentiers de la vie.

(1) Mme J.-W. Thériault, de Montréal, et Mme L.-J. Turgeon, de Québec, née Ferland, à Ste-Marguerite, comté de Dorchester.

Ce livre a donc un charme particulier pour ceux qui ont profité des bons conseils de leur mère et pour ceux qui ont encore l'avantage d'en bénéficier. Les uns y retrouvent les conseils qui ont eu sur leur vie la plus salutaire influence ; les autres s'en inspireront pour s'orienter dans la direction qui conduit au bonheur et au succès.

Ce livre mérite à bon droit une grande popularité, et il est à espérer qu'il sera un livre de prédilection pour les jeunes gens.

Dans ce livre Mme Théry apporte une forte connaissance des auteurs anciens, modernes et contemporains. Ci et là, on y lit des citations bien choisies d'Ésope, d'Hérodote, de Scipion, de Juvénal, de Pascal, de Labruyère, de Molière, de Veuillot, de Lacordaire, de Lavedan, de Bourget, de Rostand, de Théophile Gauthier et de Sully Prud'Homme.

En écrivant ce livre Mme Théry a eu la même inspiration que M. Louis Doumer, l'ancien président de la Chambre des Députés à Paris, qui a écrit, lui aussi, un livre intitulé : *A mes fils.*

L'Action Française, d'avril 1917, a cru bon de recommander en ces termes le livre de Mme Théry :

" C'est une gerbe très riche de leçons et de conseils maternels... Tout jeune homme et toute mère liront avec profit ces pages saines et vigoureuses."

DANS ses lettres à son filleul belge, Mme Turgeon (Renée des Ormes) a eu des pages éloquentes pour encourager son filleul à supporter les misères des tranchées et à braver la mort à chaque instant du jour. En cela elle a imité l'exemple d'Henri Lavedan dans son livre *A mon filleul* et des centaines de nos jeunes canadiennes-françaises qui ont été de superbes marraines de guerre pour leurs filleuls français, belges ou canadiens, pendant l'affreux carnage qui a ensanglanté la France et la Belgique.

Ce livre a été bien accueilli.

" Nous accueillons avec beaucoup de sympathie, nous dit M. Damase Potvin, le romancier québecquois, dans *le Terroir* de juin 1920, ces pages émouvantes qui vibrent de sincérité et de foi et qui sont d'une bonne qualité littéraire ; c'est une aimable conversation où nous apprenons d'une part, les faits de la grande guerre, au jour le jour, en Belgique, et, de l'autre, où l'on nous fait ressouvenir des faits principaux de notre histoire du Canada ; il y a un talent descriptif et des qualités d'âme et de cœur remarquables dans *Entre deux rives.*

" N'oublions pas que le livre de Renée des Ormes est peut-être le premier, chez nous, de la littérature dite de guerre ; c'est un grand mérite. Et c'est un véritable plaisir que d'entendre causer une mère de chez nous avec un fils de l'héroïque Belgique parée de ses blessures, grandie de tous ses sacrifices, de toutes ses beautés morales, dont, par l'effort et la souffrance, elle s'est enrichie."

"*Entre deux rives*", nous dit encore *la Revue Moderne*, contient des lettres fort intéressantes qui sont presque des annales de la grande guerre. Une canadienne-française, voulant faire sa part de bien pendant ces années de terreur et de souffrances, adopta un filleul que le hasard se chargea de lui donner intelligent, instruit et brave. C'était un soldat de la Belgique. Tous deux s'écrivirent ; c'est cette correspondance échangée *entre deux rives* que Renée des Ormes, la marraine canadienne, nous présente aujourd'hui. Nous applaudissons à cette heureuse idée qui nous vaut un volume charmant et sincère, écrit en des heures terribles, et qui reflète la vaillance et le dévouement. Rénée des Ormes est une délicieuse épistolière, et Raymond est le plus intéressant des correspondants. Nous félicitons la marraine de nous avoir offert ces pages vaillantes, émues et fines."

Il a même été accueilli avec faveur par Son Éminence le Cardinal Mercier, et par Sa Majesté le Roi des Belges.

Voici, en effet, les deux lettres que Renée des Ormes recevait de ces deux grands personnages :

Archevêché de Malines, 19 juin 1920.

MADAME,

Votre joli livre *Entre deux rives* vient de me parvenir et je vous remercie d'avoir songé à m'envoyer ce souvenir de Québec.

Vous avez eu une heureuse inspiration de faire ressortir les caractéristiques de nos deux Nations si catholiques, et

je vous remercie des appréciations trop élogieuses de ce qu'il m'a été donné de faire pendant la guerre.

Veuillez croire, Madame, à mes sentiments très cordiaux.

† D.-J. cardinal Mercier,
Arch. de Malines.

Secrétariat des Commandements du Roi

Palais de Bruxelles, le 19 juin 1920.

Madame,

En termes qui ont ému mes augustes souverains, vous avez bien voulu leur offrir un exemplaire de l'œuvre si charmante et si sincère que vous venez de publier sous le titre : *Entre deux rives.*

Cet hommage a été reçu et agréé avec grand plaisir. Leurs Majestés apprécient, veuillez le croire, la pensée qui a guidé votre plume et lui a inspiré un livre où à chaque page la Belgique est glorifiée et vengée de ses malheurs.

Avec les meilleurs remerciements du Roi et de la Reine, veuillez trouver ici, Madame, l'assurance de mes sentiments distingués.

V. Godefroid,
Secrétaire des Commandements.

Mlles MICHELLE LeNORMAND (1) — YVONNE CHARETTE — ANDRÉE JARRET (2) — MARIE-ROSE TURCOT (3) — MONIQUE (4)

UN merveilleux essor s'est produit en ces dernières années dans la littérature féminine canadienne-française, qui a fait la joie de ceux qui suivent le mouvement littéraire féminin et ambitionnent pour lui de belles destinées.

En effet, toute une floraison de jeunes auteurs féminins a surgi qui démontre que la littérature féminine est aussi vivante que par le passé et qu'elle offre de brillantes promesses d'avenir.

Nous la devons sans doute à cette importante école d'enseignement supérieur qui nous apparaît comme un magnifique jardin où des mains habiles cultivent les fleurs les plus variées dans une atmosphère pure et sereine et sous l'influence d'un soleil vivifiant.

Les noms de ces jeunes auteurs sont bien connus ; ils forment le titre de cette apologie. Une auréole de gloire les entoure déjà, car ils ont entendu cette

---

(1) Mlle Antoinette Tardif, de Montréal.
(2) Mlle Cécile Beauregard, de Montréal.
(3) Récemment mariée à M. Paul Hubert, inspecteur d'écoles de Rimouski, fille de M. Turcot, ancien député de Mégantic.
(4) Mme E.-P. Benoît, de Montréal.

parole féconde de l'abbé Perrier, qui, s'adressant à une élite féminine à Montréal, lui disait : " Soyez des valeurs sociales, intellectuelles et morales ". Ils ont eu la noble ambition d'être des valeurs de cette nature, et ils le sont devenus en écrivant ces jolis articles qui ont paru dans *le Devoir* au cours de la dernière décade et qui ont été publiés dans la suite en bouquins sous les titres attrayants de *Autour de la maison — Couleur du Temps — Nuances — Contes d'hier — Moisson de Souvenirs — L'Homme du jour — Brins d'Herbe.*

Autour de la Maison, par Michelle LeNormand, a inspiré deux beaux articles ; l'un, à M. Léon Lorrain, poète et prosateur, dans *l'Action française*, juin 1918 ; l'autre, à Mlle Yvonne Charette, dans *la Bonne Parole* de décembre 1916.

De M. Léon Lorrain : " Mlle Michelle LeNormand, qui vient de rééditer *Autour de la Maison*, est un écrivain régionaliste.

" Michelle LeNormand, qui ne songe pas encore à *approcher son front du cœur de l'univers*, fait des tableautins familiers. Elle regarde autour d'elle et en elle, elle sait voir et comprendre, puis décrire et raconter dans un style sans prétention, clair et net, naturel. C'est alerte et frais. Sachons-lui gré de ne pas forcer son talent et de nous parler des choses de chez nous.

" Ce n'est pas un palais que la maison familiale de Michelle LeNormand, c'est une vieille maison en mortier gris-blanc, avec un long toit bas et des

lucarnes. Et les personnages qui en sortent pour jouer avec leurs cousins et voisins, ce sont des gamins et des fillettes très nature. Ils sont vigoureux et joyeux ; ils trottent à toutes jambes et leurs imaginations trottent aussi ; et Michelle LeNormand nous apprend ce qui se passe dans la tête d'une petite fille. Scènes enfantines. Psychologie puérile."

De Mlle Yvonne Charette : " L'ouvrage de Michelle LeNormand est un recueil de ses souvenirs d'enfance. Dès le début, il commande notre sympathie : une sympathie qu'on ne se reproche pas de lui avoir donnée, si loin qu'on en poursuive la lecture. Le style de l'auteur est simple et facile, vrai comme sa pensée et son cœur : le cœur des petits enfants qui " se couchent à l'heure des poules ", jouent tout le jour et le soir continuent dans leurs rêves " ces jeux d'enfants qui faisaient tinter tant de rires clairs ".

" Michelle LeNormand aura eu, par son livre, le grand mérite d'évoquer, d'une façon vivante et sereine, des choses qui nous arrachent souvent une larme, qui nous attristent parce qu'elles sont notre passé et qu'on ne le vivra plus jamais. Elle a l'art d'évoquer, sans que nous trouvions cela trop jeune, ces petits détails d'une vie d'enfants, ces souvenirs menus et puérils. "

Couleur du Temps, par le même auteur, a été accueilli avec enthousiasme par deux de nos poètes et prosateurs : MM. Albert Lozeau et Léo-Paul DesRosiers. Tous deux ont écrit des pages intéressantes à son sujet. Voici celles de M. Albert Lozeau:

" Michelle LeNormand réunit, sous un titre qui en indique assez la variété de tons, un certain nombre d'articles parus dans *le Devoir* et *le Nationaliste*. Ces chroniques— *ou billets*—dont aucune ne se rapporte étroitement à l'actualité, ont conservé la fraîcheur et la nouveauté de l'inédit.

" Michelle LeNormand est cette jeune fille qui, en 1916, eut l'audace de se présenter au public,— plutôt sceptique quant aux talents de son âge et de son sexe — tenant d'une main ferme un premier livre immortel ! Le public le lut d'abord pour voir ; le charme opéra, et la masse des lecteurs fut conquise au point que le petit livre : *Autour de la Maison* en est au cinquième mille, en attendant les autres.

" C'est que l'auteur avait fait entendre une musique nouvelle aux oreilles blasées, qu'il avait parlé des enfants de chez nous sans puérilités, — ce qui est extrêmement difficile, — et qu'il avait mis sous les yeux de tous des choses que tout le monde avait vues et que personne n'avait dites aussi bien que lui. Il s'était penché affectueusement sur le coin de terre natal, avait regardé, écouté, puis écrit. Il en résulta, n'hésitons pas à l'affirmer, un chef-d'œuvre du terroir, un livre qui restera tant que des enfants canadiens joueront dans les vieux villages, autour des vieilles maisons, et tant qu'il y aura des papas et des mamans qui voudront revivre leur enfance.

" Le nouvel ouvrage de Michelle LeNormand, s'il n'a pas l'unité de composition de son prédécesseur, démontre de pareils dons de style et d'observation. Les pièces qui le composent pourraient être divisées en trois groupes principaux, sous la désignation respective : analyse du " moi ", d'un " moi " non haïssable ! — portraits ou " caractères "

— descriptions ou tableaux de nature. Chacun de ces genres est marqué d'un signe original qui l'apparente à une personnalité bien distincte. Chaque page présente un aspect de ce riche talent. Rien de prétentieux, de tendu, de *femme de lettres*, mais la parfaite simplicité dans le bon sens et la joie de vivre, où les dons de l'esprit et du cœur s'équilibrent, s'harmonisent et se fondent : charme, grâce, intelligence !

" Michelle LeNormand regarde curieusement en elle-même ; elle s'examine, réfléchit, médite... En apprenant à se connaître, elle apprend à se décrire, elle et les autres, puisqu'il est un fond commun par quoi tous les humains se ressemblent. Bien qu'elle s'étonne de l'étrange complication de son " moi " et qu'elle déclare maintes fois n'y rien comprendre, nous pouvons en déduire que c'est déjà posséder une grande connaissance de soi-même que de se rendre compte qu'on n'y comprend rien ! C'est se connaître autant qu'il est possible que de se savoir " divers et ondoyant ". Ne se " déchiffre " pas qui veut ; l'âme est un abîme où l'on s'enfonce, où s'accumulent d'épaisses ténèbres qui n'ont pas de fin ; c'est déjà beaucoup que d'y rencontrer un peu de lumière et de la faire briller aux yeux d'autrui, par charité chrétienne.

" Michelle LeNormand revient souvent du fond d'elle-même avec des rayons dans les mains, qu'elle offre aux moins bien douées, en disant : Voyez comme je suis, voyez comme vous êtes ! La lumière qui m'éclaire vous éclaire aussi. Regardons en nous : il y a du bon et du mauvais. Extirpons le mauvais, cultivons le bon, améliorons le meilleur. Embellis-

sons-nous, mes sœurs, pour Dieu et la patrie ! Saurait-on mieux prêcher ?

" Presque tous les mouvements de l'âme sont envisagés dans ce volume. La tristesse s'y montre quelquefois, et même l'angoisse devant l'inconnu de la vie. Mais ces troubles, ces inquiétudes sont vite maîtrisés, comme supérieurement dominés par une confiance illimitée en la divine Providence, et suivis de l'abandon serein du petit enfant dans les bras de sa mère ! Si nous ne craignions d'écraser l'auteur délicat sous le poids de termes trop lourds à porter, nous dirions que Michelle LeNormand est par-dessus tout un moraliste pénétrant, un excitateur de bien, un professeur de vertu sociale et patriotique. Et nous ajouterions au plus vite : tout cela est coupé d'éclats de rire, de propos enjoués, d'entrain ... endiablé, — dont s'accommodent fort bien la morale et le lecteur ! Un parfum de saine jeunesse flotte entre les chapitres, un souffle frais et pur circule dans les phrases, tandis qu'une pieuse ardeur spiritualise souvent le style, qui prend alors des ailes.

" Méditez sur les morceaux suivants : *Mauvais silences*, *Paroles vives*, *La Girouette*, *Les pires heures*, *Anxiété*, *Le Phare*, etc.

" Isolons — car il ne cadre bien nulle part — l'article intitulé *Psychologie dentaire*, si plein de verve et d'enfantine drôlerie. Il y a là une admirable étude en raccourcis de la lâcheté commune aux deux sexes, devant la perspective d'une sieste dans le fauteuil de torture, de la peur qui temporise et retarde la fatale opération. Une page où tout le monde revit ses transes est une page parfaite.

" Un des côtés les plus brillants du talent de Michelle LeNormand consiste en une faculté d'observation aiguë. Les *types,* tous les personnages sortant de l'ordinaire uniformité, sont croqués sur le vif comme par un appareil cinématographique, avec leurs tics, leurs manies, leurs mouvements caractéristiques des membres et du visage, et campés sur la page gesticulants, grimaçants,— nous serions tentés d'écrire : pantelants,— ridicules ou touchants. Voyez, par exemple : *Attitude de quêteux*, *La Commère*, *La Clairvoyante*, etc. ; et les autres, ceux qui frappent par leur frivolité ou leur snobisme : *La jeune fille bien*, etc ; et ceux qui sont presque sublimes dans leur accoutrement ancien et dont le cœur est un trésor toujours neuf : *Le docteur*, et encore, cette courageuse vieille paysanne qui se détache en relief : *Grand'mère Audet*, noble fille des ancêtres qui sauvèrent la race en l'implantant fermement dans la campagne canadienne.

" Il faut aussi s'arrêter un moment, pour l'admirer en détail, devant ce morceau de sentiment exquis : *La petite fille au turban :* elle est la sœur, par la délicatesse et la grâce, de cette autre petite morte nommée *Gabrielle*, et qu'une page d'*Autour de la Maison* a tendrement ressuscitée.

" Michelle LeNormand ne fait jamais de description toute pure ; ses paysages sont des états d'âme, selon le mot d'Amiel. Ils n'en sont que plus vrais. Sa touche est fine, les détails abondent sans nuire à l'ensemble, les couleurs sont justes. Elle a du goût, de l'ordre, de la mesure. Elle dessine d'un trait net, sans hésitation, presque sans retouches. Bref, elle a le don. Lisez: *Raquetteurs*, *Dans la nuit sereine*, *Les quais*, *Chez nous, chez vous*, *Qui me donnera*....

" Si ces notes rapides avaient la prétention d'être une critique, il nous faudrait, pour donner du poids à nos éloges, reprocher quelque chose à Michelle LeNormand. On peut toujours signaler des négligences ou des faiblesses aussi bien chez un auteur jeune que chez un vieux ! Personne n'est parfait. Et puis, nous préférons avouer tout de suite que nous n'avons relevé aucun gros défaut dans ce livre. Au contraire, nous en avons goûté le style nuancé mais solide, riche mais discipliné, harmonieux et . . . facile, qualité que l'on remarque plutôt avec inquiétude, tant elle dégénère rapidement à l'usage. Nous sommes tranquilles pour le reste. Que l'auteur garde profondément enraciné cet amour du terroir qui le classe à part, et qui l'a élevé si haut dès son premier essai. Et qu'il continue ! "

Nuances, par Mlle Yvonne Charette, a donné occasion à Mlle Daveluy d'exercer son talent d'analyse :

"Melle Charette, nous dit-elle dans *l'Action Française* de novembre 1919, débute avec grâce dans le monde des lettres. Son volume de chroniques rappelle la gerbe symbolique, que tient en ses mains fines, l'adolescente conviée à sa première fête. Cette vision de jeunesse fleurie s'évoque dès que l'on ouvre le livre délicat. L'auteur penche son ardent et méditatif visage sur les fleurs dont, sans doute, elle se pare et s'entoure volontiers. Et violettes, marguerites, tulipes, blanches chrysanthèmes tendent vers elle leurs mélancoliques ou pâles corolles. D'un trait léger de plume Mlle Charette les anime. Elle scrute leur charme frémissant. Elle le définit.

C'est merveille de l'entendre. Aux violettes de serre, s'épanouissant sous l'œil d'un jardinier savant, elle reproche avec douceur leur " air de mystérieuse audace ", qui les rend, semble-t-il, " d'une autre famille que leurs timides sœurs du printemps ". Les pétales d'une marguerite, effeuillée d'un joli geste ancien, apparaissent à l'écrivain ainsi que " des doigts uniformément longs et blancs, autour d'un cœur jaune ". Et quelle délicate ironie voile l'apologue où est narrée la révolte, par un soir de printemps, de hautaines tulipes blanches. "Sûrement, fait l'auteur toute triste, sûrement, les fleurs ressemblent aux hommes ! "

" Quel saisissant regard Mlle Charette pose sur les choses ! sur ce qui bruit et chante, brille et se colore, s'agite et frissonne. Sa vision se reflète dans des mots qui fixent le mouvement et l'attitude des êtres. Habilement, les vocables s'agencent, se rapprochent et s'opposent. Travail d'artiste, de chercheuse de syllabes harmonieuses et fines. Son don plastique nous étonne parfois. Elle modèle les formes fuyantes des choses en d'emblématiques figures dont elle perçoit et nous révèle le sens. La grande ombre de Verlaine, invoquée au début de l'ouvrage, la guide, sans doute, à travers " la forêt de symboles ". Peut-être aussi, " les doigts longs et blancs " de la lettrée s'attardent-ils souvent aux pages de l'auteur de *Sagesse*. Elle subit l'ascendant de ce beau génie du repentir... littéraire. Elle s'en libère cependant. Avec un tact discret, elle s'éloigne, allant puiser à d'autres sources sa moralité saine. Mlle Charette, et c'est là, il me semble, une note personnelle, originale, entend sans cesse une autre voix, une voix austère, limpide et grave. Son

âme se rythme aux lois d'une morale très élevée. Elle est doucement dominée, disciplinée par sa foi de chrétienne. Et alors, avec quelle sérénité apaisée, sons ce charme légèrement capiteux qui la distingue parfois, Mlle Charette nous parle d'actes désintéressés, fraternels et pacifiants !

" L'auteur de *Nuances* nous donnera sans doute bientôt, — ses essais littéraires nous rendent exigeants,— une œuvre plus ample, plus forte, où elle gardera ce même souci de la forme délicatement ornée."

Contes d'hier, par Andrée Jarret, sont peu connus à Québec, cependant *la Bonne Parole* de juin 1918, en leur consacrant ces lignes nous les fait regretter.

" Nous recevons ce petit volume de format élégant et de lecture facile. Le Conte se prête admirablement à " faire passer une vérité, comme il est dit dans la préface de cet ouvrage, à donner une leçon, à montrer très beau le devoir très pénible, à élever d'une poussée soudaine l'âme hésitante vers son idéal noble et pur". Telle fut l'intention de l'auteur. Elle a voulu également enchâsser dans ces petits récits—"sertis de réminiscences d'enfance—la poésie de la vie familiale, " des choses de chez nous. Nous devons l'en féliciter."

Moissons de Souvenirs, par Andrée Jarret. Dans *le Devoir* du 7 février 1920, on peut lire l'appréciation suivante de ce livre :

" Voici un petit livre délicieusement pensé et écrit. Son titre modeste dissimule l'exquis roman

de deux âmes d'enfants qui s'ouvrent l'une à l'autre et qui, à l'heure où se réalisent les rêves, se reprennent pour se donner à Dieu. Sur cette trame candide et tenue, courent en délicates broderies les plus menues mais aussi les plus précises, les plus pures, les plus pénétrantes études d'âme ; d'une âme d'enfant, toute en surface ; d'une âme d'adolescente toute en contrastes et en contradictions; d'une âme virginale, toute en profondeur, en inquiétudes et en élans ; d'une âme d'ailleurs très fine et nuancée; et ce qui à ce livre charmant confère pour nous un intérêt particulier, d'une âme du terroir, très spécifiquement canadienne. "

Puis dans un autre journal ou revue, on y lit ces lignes :

"Douée d'un talent très personnel et d'un sens d'observation très aigu, Mlle Jarret a mis dans ses récits beaucoup de couleurs et de variété. On s'intéresse comme à des héros de romans, aux personnages qu'elle nous présente et que l'on suit avec sympathie à travers les pages du livre. Ne sont-ils pas, du reste, un peu des héros, ces adolescents qui s'en vont, le front dans l'azur, vers la suprême immolation de leur jeunesse au Dieu que dès l'enfance ils ont appris à prier ? Car c'est sur un adieu au monde que se ferme ce livre, et c'est sur l'autel du sacrifice que l'auteur dépose la moisson dorée de ses souvenirs. "

L'homme du jour, par Marie-Rose Turcot. Au sujet de ce livre, un de ses admirateurs nous en donne ainsi ses impressions dans *le Soleil* :



Michelle LeNormand



Monique



Mlle Gérin-Lajoie



Mlle Yvonne Charette



Andrée Jarret



" C'est un recueil de nouvelles et de contes dont le titre général est *L'Homme du Jour*. L'auteur est une jeune fille, dont le plus grand défaut, aux yeux des arrivistes, est d'être trop modeste —d'une modestie sincère et délicieuse. Mlle Marie-Rose Turcot n'est pas cependant une inconnue, puisque la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal l'a couronnée lors de son avant-dernier concours littéraire. " Nestor et Piccolo ", qui fut sa contribution, rapporta le second prix. C'est un petit bijou presque sans défauts. Et si je dis presque, c'est qu'il est toujours difficile de parler de chef-d'œuvre... Mais que ce conte fût remarquable, l'intérêt que porta à l'auteur un homme de lettres de Montréal, en est une preuve évidente. C'est grâce à lui que la publication de *L'Homme du Jour* devint possible. Je viens de relire le livre. La première nouvelle, celle qui en donne le titre, est un véritable roman qui souffre un peu de sa concision voulue. Pour le développement des caractères, l'analyse psychologique, — car il y a là de la psychologie,—il aurait fallu plus d'espace, de liberté d'action, et c'est pourquoi la nouvelle me semble un peu grêle, en dépit de son intérêt réel, de son charme et de sa fraîcheur. Elle se lit cependant avec un véritable plaisir. L'auteur étudie son héros, l'homme du jour, politicien ambitieux qui, petit à petit, sans s'en rendre compte, néglige sa femme, l'oublie dans ses préoccupations d'homme sérieux, mais l'héroïne, cette Gilberte, qui analyse si bien sa souffrance, éclaire avec tant de soin les " détours de son cœur", est beaucoup mieux comprise, dessinée, vérifiée. On sent ici l'art féminin, le coup d'œil de la femme qui sait voir à merveille dans son cœur,

celui de sa voisine, et nous fait voir toute une psychologie ingénieuse et fine qu'on chercherait en vain en de gros traités. L'intrigue, sans être bien nouvelle, est ingénieuse. Evidemment, l'auteur a écrit cette nouvelle avec un peu de hâte. On n'y trouve pas le fini des contes. Mais elle n'en vaut pas moins par la langue, le fond et la fraîcheur de l'inspiration, il y a de même de l'émotion véritable, don de conteuse, dans *Isola* et *Tante Emma*, deux nouvelles, qui me paraissent supérieures à *L'Homme du Jour*. Beaucoup de nouvellistes français, qu'on nous oppose avec un si ridicule parti-pris, n'ont pas fait mieux à leurs débuts. *Isola*, *Tante Emma* et *La Brodeuse de Dragons* sont des nouvelles que nos lecteurs trouveraient délicieuses, si elles étaient signées de Mathilde Alanic ou de Henri Ardel, et qui, telles qu'elles sont, se lisent avec plaisir, avec intérêt.

"Les contes : *Les impressions d'un homme dans une carafe*, *Nestor et Piccolo*, *La Pupille de Tonton Manuel*, sont, je ne crains pas de le dire, des choses exquises, d'une drôlerie irrésistible, d'un charme intime très prenant, d'une forme parfaite. Ce sont de petits tableaux d'une valeur unique dans notre littérature. L'auteur a peint là des types, —ce qui est bien la marque du véritable écrivain,—des types délicieux, pittoresques, d'un relief très sûr et cela, comme en se jouant, dans une langue limpide et vive, d'une ironie souriante et délicatement teintée d'émotion."

Brins d'herbe. — Par Monique (Mme E.-P. Benoît.) Dans ce livre, Monique nous offre une série de petits tableaux, de croquis, d'échos et de chansons tristes.

Admirons d'abord ses aquarelles ; elles révèlent de précieux dons d'artiste ; les tons en sont riches et nuancés, ils s'harmonisent entre eux et font une vive impression. Notons, *Soir d'été, Coucher de soleil, Matin de septembre.*

Ses croquis sont aussi attrayants ; il y en a de superbes et qui ont du prix, tels ceux intitulés : *Vision de blanc. Il pleut.* Lisons *Etude* :

" Chaque dimanche, dans le même banc, à la même heure, s'agenouille la dame au petit chapelet. Elle est immobile et calme comme les statues appuyées aux murailles, elle respire et palpite imperceptiblement comme la lueur incertaine des lampes du sanctuaire ; ses mains qui se joignent ont la pâleur des cierges et ses cils abaissés derrière la voilette à carreaux font songer aux petites saintes recueillies des verrières.

" Une chaîne en sautoir tient une boîte ovale où se trouve le minuscule chapelet d'argent ; il est tout petit et ferait un collier pour un nouveau-né. Mais comme la dame a les doigts effilés et des gestes gracieux, le petit chapelet semble à son aise entre ces mains-là ; il passe, revient, s'égare entre deux diamants, retourne entre le pouce et l'index, tandis que, sous la voilette, les lèvres balbutient des *ave.*

" A l'*Ite missa est*, la dame replace dans son étui les petits grains d'argent ; lentement, elle met ses gants blancs, jette un coup d'œil expressif à l'horloge ; cette fois, elle regarde vraiment l'heure ; tout le temps de la messe, elle a si souvent levé les yeux vers l'horloge, comme on regarde s'avancer le soleil au crépuscule, comme on regarde forcément le temps qui passe.

" Les fidèles quittent l'église ; la dame au petit chapelet, lointaine et rêveuse, reste, écoute l'orgue qui chante sa dernière note."

Dans ses *Chansons tristes* et ses *Echos*, il y a des choses vécues, qui lui inspirent de belles et profondes réflexions. Ce sont des pensées que l'on a pu avoir quelquefois, mais elles sont si bien exprimées, qu'elles nous paraissent nouvelles.

Monique a donné à son livre un titre trop modeste ; je lui donnerais volontiers pour titre : *Brins d'étoile* ou *Brins de vie*.

A cette intéressante pléïade de jeunes auteurs souhaitons de nouveaux succès et de nouveaux lauriers.

AUTEURS DE DEMAIN

PAR une heureuse indiscrétion d'une de nos femmes auteurs—les femmes de lettres n'en commettent pas d'autres — nous avons appris précisément au moment de la mise en pages de notre travail que deux de nos écrivains féminins les plus accrédités dans le public étaient à préparer un ouvrage pour être livré au public dans un avenir assez rapproché.

Comme les femmes de lettres ont toujours un pardon dans le cœur, Mmes Donat Brodeur et D. Boissonnault nous pardonneront sans doute si nous commettons l'indiscrétion à notre tour de confier cette bonne nouvelle à la dernière page de notre livre, et de reproduire même leurs photographies que leur amie intime nous a transmises à notre demande.

Toutes deux ont pour nous des titres particuliers à notre attention. Québec est le lieu de naissance de Mme Brodeur, connue dans le monde des lettres sous le pseudonyme de *Louyse de Bienville*, et Trois-Pistoles est le village natal de Mme Boissonnault, connue autrefois dans *le Journal* sous le pseudonyme de *Solange*.

Mme Brodeur évoque encore le souvenir ému de notre grand historien Garneau, dont elle est la

petite-fille par sa mère, et de Joseph Marmette, ce délicat romancier dont elle est la fille, et que nous avons connu à Québec, alors que jeune écolier au Petit Séminaire, son nom était si populaire et son meilleur roman, *François de Bienville*, l'objet de nos convoitises. Mme Boissonnault nous rappelle aussi le souvenir de son père, M. Jules Dumais, un des notaires les plus appréciés de son temps.

Ces deux femmes de lettres nous sont connues depuis longtemps.

Louyse de Bienville est cet écrivain épris d'art et de littérature qui a collaboré plusieurs années au *Soleil* de Québec, et qui ensuite dans le *Journal de Françoise* et *la Bonne Parole* nous donnait ces articles remarquables intitulés " L'Art dans la vie ", " Le culte du Beau", et des causeries sur le *bon vieux temps* et l'esprit familial. La *Revue Moderne*, de Madeleine, la compte aussi comme une de ses collaboratrices.

La revue *Pour vous, Mesdames*, à laquelle elle a aussi collaboré et que dirigeait Gaëtane, disait un jour d'elle :

" Son talent sérieux, qui semble tenir de son double ascendant littéraire, lui permet d'essayer avec la même sureté de touche, les genres les plus divers. Qu'elle écrive une nouvelle, ou qu'elle traite les graves questions d'intérêt social, elle sait toujours prendre le ton qu'il faut et le maintenir jusqu'au bout. Dans la nouvelle, la tendance ima-

ginative et mystique de l'écrivain déploie largement ses ailes, et, par la magie des mots, nous entraine à sa suite jusqu'aux limites de la vraisemblance, et si elle développe un sujet positif, c'est toujours en s'appuyant sur une argumentation sûre et abondante ; sans perdre de vue son sujet, Louyse de Bienville nous promène alors à travers des citations nombreuses, qui disposent l'esprit à accepter toutes ses conclusions. "

Louyse de Bienville a aussi fait sa réputation comme conférencière. Elle s'est fait entendre à Montréal en plusieurs circonstances et sur des sujets intéressants, tels que : *Beaumarchais, Molière, Loti, La jeune fille moderne, L'idéal et les femmes, Jeanne d'Arc. Deux héroïnes de la Nouvelle-France : Hélène Boullé et Madeleine de Verchères, Aperçu sur la littérature au 17è sciècle, Nos fils, Nos filles, L'Action Sociale et les femmes.*

Ces conférences ont été données à Montréal, au cours des dernières vingt années, au *Cercle littéraire*, à la *Société des Antiquaires*, section féminine, au *Cercle artistique des femmes*, à l'*Ecole d'Enseignement supérieur* pour les jeunes filles, à la *Fédération Nationale St-Jean-Baptiste.*

Mme Boissonnault est aussi une de nos meilleures plumes dans le journalisme à Québec. Elle est surtout connue comme poète. *L'Evènement* et *L'Action Catholique* ont publié depuis plusieurs années un bon nombre de ses poésies ; elles sont d'une belle inspiration et dénotent un beau talent.

Feuilles d'érables, Mes larmes, Prière de Bébé, Rêvez, Profils de la Nouvelle France, Trois-Pistoles, sont des poésies que nous avons goutées et que nous avons recueillies avec soin.

Ce sont ces poésies, entre autres, qu'elle nous présentera bientôt en recueil.

Seront-elles des "fleurs de givre " ou des " fleurs de printemps ?"

Nous avons connu aussi en villégiature Mme Boissonnault au *Progrès du Saguenay* et au *St-Laurent* de Fraserville.

Dans l'article de Madeleine : *Nos femmes écrivains,* en date du 23 juin 1901, que nous avons souvent cité, nous avons de Mme Boissonnault un juste éloge :

"Mlle Dumais, connue dans le monde littéraire sous le joli pseudonyme de Solange, nous vient des chères contrées d'en bas de Québec, du joli village des Trois-Pistoles. Le style de Solange respire la plus haute piété et il fait bon de se réchauffer à ce foyer de vive chaleur. Elle semble avoir pour devise : " *Tout pour Dieu* ", et elle met tant de chaleur dans l'expression de sa foi, que ses écrits doivent faire le plus grand bien. Solange a une plume charmante, un fond de gaîté qui résonne en agréables éclats de rire; on les entend entre chaque ligne, et l'on sent la belle âme tranquille goûter les plus petites joies avec une infinie satisfaction. Et bonne, autant qu'il est permis de l'être, gracieuse et sincèrement accueillante, sans jamais une ombre à sa belle gaîté, telle est la Solange qu'admirent ses

lecteurs et qu'aiment ses amis. La charmante écrivain est poète à ses heures, et outre la collaboration soignée qu'elle donne au *Journal*, Solange écrit aussi pour une couple de revues étrangères. "

On ne peut mieux la faire connaître.

Une nouvelle indiscrétion commise cette fois par un homme — chose inouïe — nous permet encore, au moment où notre ouvrage va sous presse, d'annoncer qu'une de nos distinguées Québecoises est à faire la riche cueillette des causeries musicales et littéraires qu'elle a publiées dans la revue : *La Musique*, pour les présenter bientôt sous forme de volume au public amateur d'art musical.

Hâtons-nous de dévoiler son nom, puisque nous en sommes à révéler des confidences, c'est celui de Mlle Blanche Gagnon, dont les connaisseurs apprécient les mérites et les talents comme critique d'art musical.

Ceux qui ne la connaissent pas apprendront avec plaisir qu'elle est fille de feu M. Ernest Gagnon, dont le nom est si estimé dans la province.

C'est dire qu'elle a hérité dans une large mesure des qualités supérieures de son père : dons d'esprit, de goût et de dilettantisme.

Les lecteurs de son livre se plairont à le reconnaître comme l'ont déjà reconnu ceux qui ont lu ses causeries et ses articles publiés dans la page de Ginevra, sous le pseudonyme de *Frimaire*, et dans l'*Almanach de l'Action Catholique*.

NOS AUTEURS FÉMININS

